

REPRESENTATIONS SOCIALES

Ester Lianawati¹ Elisabeth Pou²



¹ Enseignante-chercheuse à l'Universitas Kristen Krida Wacana Jakarta

² Revu par Elisabeth Pou, professeure de français à la Croix Rouge Dieppe

A. Introduction

- 4.1 L'origine du concept
- 4.2. Ressources intellectuelles de la théorie des représentations sociales
 - 4.2.1 Science et sens commun, scientifique et profane, bourgeoise et prolétaire
 - 4.2.2 La phénoménologie
 - 4.2.3 Eléments versus globalité structurée
 - 4.2.4 De l'attitude vers représentations sociales
- 4.3 Critiques envers les représentations sociales
- 4.4 Représentations sociales à ce jour

B. Bases de référence

- 4.5 Définition et caractéristiques
- 4.6 Représentations sociales
- 4.7 Représentations collectives vs sociales
- 4.8 Types des représentations
- 4.9 Dimensions du système représentationnel
- 4.10 La pensée naturelle et l'hypothèse de la polyphasie cognitive
- 4.11 Communication
 - 4.11.1 Diffusion
 - 4.11.2 Propagation
 - 4.11.3 Propagande
 - 4.11.4 Diffusion, propagation et propagande

C. Les modèles et les approches des représentations sociales

- 4.12 Modèle sociogénétique
 - 4.12.1 Se familiariser avec l'étrange
 - 4.12.2 Conditions nécessaires à l'émergence d'une représentation sociale
 - 4.12.3 Procès de la genèse d'une représentation sociale
 - 4.12.3.1 Ancrage
 - 4.12.3.2 Objectivation

- 4.13 Modèle Jodelet : sociogénétique-anthropologique
- 4.14 Modèle structural de représentations sociales
 - 4.14.1 L'hypothèse du noyau central
 - 4.14.2 Zone muette
 - 4.14.3 Transformation des représentations sociales
 - 4.14.4 Relation entre représentations sociales
- 4.15 Modèle sociodynamique des représentations sociales
- 4.16 Modèle dialogique des représentations sociales

E. Thémata

- 4.17 Thémata dans la pensée scientifique
- 4.18 Thémata dans le sens commun
- 4.19 Trois fonctions de thémata
- 4.20 Ego-alter-objet en tant que themata épistémologique

Chapitre 4 Du savoir expert au savoir profane : Théorie des représentations sociales

La grande théorie des représentations sociales est née il y a quelques décennies. En seulement très peu de temps, elle s'est développée. Or, il s'agit d'une théorie controversée dans le champ psychologie sociale. Si elle est grandement appréciée, elle est aussi énormément critiquée.

Certains ont du mal à la cerner ou l'ont mal comprise ou ignorent sa complexité tout en étant troublés tout de même par son manque de précision d'où son ambiguïté. Certains plus lucides l'ont réinterprétée objectivement. Et enfin d'autres l'ont bien intégrée et ont contribué à son développement. Elle demeure, en définitive, une théorie qui marque la psychologie sociale européenne.

A. Introduction

Ce chapitre exposera : l'origine du concept et le développement de la théorie y compris les critiques qui l'accompagnent.

4.1 L'origine du concept

D'un vécu traumatisant chez certains individus pourrait naître une grande théorie. On en connaît quelques uns dans le monde de psychologie ; Serge Moscovici est l'un d'eux. Il est arrivé à Paris en 1948 en tant que réfugié. Il avait subi la discrimination, le racisme et le totalitarisme communiste dans son pays natal. Ce vécu l'a amené à concevoir que la psychologie sociale offrirait des solutions à ces problèmes ainsi qu'aux problèmes industriels, économiques et politiques d'après guerre.

Moscovici se réfère à la vision de deux scientifiques sociaux : Emil Durkheim sociologue français et Georgi Plekhanov un marxiste et philosophe politique russe. Les deux étudient la connaissance sociale, chacun dans son domaine. Sur le plan politique et philosophie, ils n'ont rien en commun. Cependant, ils ont la même conception de la psychologie sociale : cette discipline occupe une position stratégique grâce à son potentiel de répondre aux phénomènes sociaux, historiques et politiques.

Depuis tout le début, en partageant la même idée que Durkheim et Plekhanov, Moscovici articule la psychologie sociale comme discipline en mouvement continu. Elle se distingue par son caractère doublement orientée par rapport aux types de relations dyadiques micro sociales et macro sociales en tension : individus et groupes, personnalités et cultures, psychologie et sociologie, etc. (Moscovici, 1962).

En tant qu'une discipline hybride en mouvement continu, la psychologie sociale doit surmonter les tensions produites par ces relations dyadiques. En effet, c'est l'étude de ces tensions qui constitue le défi et la spécificité de la psychologie sociale.

Pendant toute sa carrière, Moscovici poursuit cette étude de la construction de la psychologie sociale comme science sociale internationale en élaborant la théorie des représentations sociales, des innovations minoritaires et en participant au mouvement écologique.

4.2. Ressources intellectuelles de la théorie des représentations sociales

Moscovici a bâti la théorie des représentations sociales sur un riche ensemble de présuppositions. L'épistémologie de sa théorie s'est fondée sur les ressources intellectuelles disponibles pendant qu'il élaborait cette théorie. Ci dessous seront exposées ces ressources intellectuelles qui singularisent la théorie des représentations sociales des autres approches de la psychologie sociale.

4.2.1 Science et sens commun, scientifique et profane, bourgeoise et prolétaire

Comme dit précédemment, c'est l'étude des tensions des relations dyadiques qui constitue le défi et la spécificité de la psychologie sociale pour Moscovici. Les représentations sociales, sa première théorie avec laquelle il a présenté son approche de psychologie sociale a commencé par une de ces tensions : la tension entre les sciences et le sens commun qui précède effectivement la construction des représentations sociales.

Dans une conversation avec Markova en 1998, Moscovici a reconnu que son vécu pendant la guerre l'a fait réfléchir sur l'impact de la science sur la culture populaire, comment elle a changé l'esprit et les comportements d'individus, comment elle s'est intégrée à notre système de croyance. En ce moment là, il existait deux positions claires sur ce sujet.

Premièrement, c'est la position marxiste. Selon Moscovici, les marxistes étaient méfiants de la connaissance spontanée des profanes. Pour eux, la connaissance spontanée doit être dépouillée de ses irrationalités populaires, religieuses et idéologiques. Ils ne croyaient pas que la diffusion ou la communication de connaissances pourrait augmenter le niveau de connaissance publique. Ils sont convaincus que la pensée scientifique remplacera finalement la connaissance commune.

La deuxième position est celle que l'on pourrait appeler la position d'illumination. Le savoir scientifique dissipe l'ignorance, la fantaisie ou l'erreur du savoir non scientifique par le moyen d'une communication ou d'éducation. Son objectif est de transformer la masse des gens en scientifiques. En même temps, les gens voient la diffusion de savoir scientifique ou ce que l'on appelle souvent vulgarisation comme une sorte de dévalorisation ou déformation du savoir scientifique. Lorsqu'une science se répand dans une arena sociale, elle devient

polluée et dégradée car les gens ont du mal à l'assimiler. La connaissance commune est vue comme mauvaise et contagieuse.

Cette deuxième position est plus générale dans le sens où elle est adoptée "presque" universellement. Les érudits français n'y échappent pas. Non seulement ils voient la science et le sens commun comme des phénomènes distincts mais la science est supérieure au sens commun. Moscovici est contre cette attitude. Il promeut une perspective du développement continu de la pensée du sens commun à la science.

Moscovici voulait réhabiliter le sens commun et d'autres formes de la pensée quotidienne. Ce qui définit une culture et ce qui nous mène à la transformation d'un code de réalité à l'autre d'après lui n'ont rien à voir avec des idéologies ou des univers réifiés. Ce qui est important selon lui, c'est que lorsqu'une idée entre dans le sens commun, lorsqu'une pensée scientifique est enfin diffusée dans la pensée quotidienne. C'est ce passage du savoir scientifique au savoir profane et le procès de la diffusion qui l'intéresse.

Moscovici a choisi la psychanalyse pour comprendre cette transformation. La psychanalyse convient particulièrement à explorer la tension entre la science et le sens commun. Elle est fort controversée et largement discutée. Elle a suffisamment d'affinités avec le sens commun pour que les profanes aient leur propre perspective.

La psychanalyse met également en lumière une autre tension : science bourgeoise et prolétarienne. Lorsque Moscovici a construit la théorie des représentations sociales, les deux termes ont été validés par la partie communiste française. La psychanalyse a été considérée comme une science bourgeoise. La distinction entre la science bourgeoise et prolétaire n'est pas claire. Elle a été déterminée par ses proponents comme une sorte de lutte de classe. En effet, le point de vue de Marxiste-Léniniste est que les prolétaires sont spontanés et ne sont pas capables de penser rationnellement et scientifiquement.

A ce jour, le sujet de la science prolétarienne n'a jamais été résolu mais l'opposition à l'idée que les profanes ne savent pas réfléchir est une ressource intellectuelle essentielle dans le développement de la théorie de Moscovici.

4.2.2 La phénoménologie

Après la guerre, la phénoménologie devient l'une des tendances philosophiques florissantes en France. La phénoménologie attire Moscovici pour plusieurs raisons. Elle est holistique et ne divise pas le monde en éléments. Elle s'intéresse aux expériences y compris l'imagination, le jugement, l'émotion, la conscience de soi et des autres et l'interaction. Pendant que Moscovici développait sa théorie des représentations sociales, Merleau-Ponty a été l'un des représentants principaux de phénoménologie en France.

Il y a du moins trois sources principales d'idées dans le travail de Merleau-Ponty qui sont importantes pour la théorie des représentations sociales. Premièrement, en suivant le concept de Husserl de *Lebenswelt*, il accentue que l'expérience de vie est un système dynamique et ouvert. Il désapprouve fondamentalement la conception de Piaget du développement cognitif des enfants d'illogisme au logisme.

Contrairement à Piaget, Merleau-Ponty met l'accent sur la représentation du corps de l'enfant comme expérience vécue et comme relation entre les activités telles que parler, réfléchir, écouter, savoir, imaginer. Il ne voit pas les représentations d'un enfant comme inadéquates ou irrationnelles, qui peu à peu, en traversant les stades cognitives, atteindra enfin une pensée mature et logique d'adulte. Au lieu de cela, il pense que la représentation d'un enfant, à un moment donné, est adéquatement adaptée à son expérience vécue.

La deuxième source d'idées de représentations sociales est la phénoménologie de langue qui est en effet une expansion du point précédent, concernant le corps. Pour Merleau-Ponty, le corps vivant embrasse la totalité du *sensemaking* et de la création de soi soit en contemplant un objet, en peignant une image, ou soit en parlant, ce qui est d'ailleurs le plus important. L'analyse de discours et d'expression montre plus effectivement l'importance du corps vivant que d'autres activités. La perspective phénoménologique se focalise sur le sujet parlant dans la communauté et est orientée sur l'avenir.

Troisièmement, Moscovici prétend que la phénoménologie de perception de Merleau-Ponty l'a aidé à cristalliser le concept de représentation. Mais on voit également une différence fondamentale entre phénoménologie et représentations sociales. Contrairement à Merleau-Ponty qui souligne la primauté de perception, Moscovici souligne la primauté de représentations sociales.

4.2.3 *Éléments versus globalité structurée*

Après la guerre, un nouveau domaine interdisciplinaire, cybernétique, est apparue. Il s'agit d'une étude scientifique du contrôle de l'information et de la communication chez les animaux et les machines. Elle réoriente l'intérêt des sciences sur les investigations des systèmes et leurs structures. L'information et de la communication sont re-conçues comme mécanismes essentiels d'organisation dans les domaines comme la sociologie et l'anthropologie qui vont au delà de l'étude de l'individu dans sa communauté.

Norbert Wiener, fondateur de cette interdiscipline, met en contraste le concept de "structuredness" et "formness" dans la cybernétique avec les concepts d'éléments ou des stimuli et autres qui prévalent dans les approches behavioristes sur la communication à cette période là. Moscovici est absolument d'accord avec lui pour orienter la pensée vers l'idée holistique de gestalt, systèmes, structures et communications contrairement aux approches théoriques qui se concentrent sur les éléments mentaux et comportementaux.

Wiener argumente que l'on ne comprendra pas les communautés sans une exploration approfondie de moyens de communication dans les systèmes sociaux. Il s'intéresse davantage aux modèles et aux configurations dans les systèmes et dans la communication qu'à la formule linéaire de la communication comme qui parle à qui et quel est l'effet. Il démontre que les individus ne créent pas un groupe ou une communauté pour atteindre l'homéostasie. Au contraire, la société est créée dans et à travers des troubles, des tensions, et d'autres types d'interactions entre membres et leur mode de communication.

Il est évident que Moscovici s'est référé à la cybernétique lorsqu'il élaborait sa théorie des représentations sociales. La communication et le langage basés sur plusieurs types des tensions entre locuteur et auditeur sont essentielles pour le concept des représentations sociales. Les représentations sont formées, maintenues et changées dans et à travers le langage et la communication.

Les interactions hétérogènes entre groupes et leurs contextes spécifiques produisent une variété de styles de pensée et de communication. Certains styles sont basés sur les consensus, les autres sur les dissensus et les contradictions. La communication n'amène pas forcément à une meilleure compréhension, à une harmonie et au progrès. Contrairement au modèle de l'escalier de la connaissance vers la science et de la "vraie connaissance" qui sont adoptées par exemple par Durkheim et Piaget, la théorie des représentations sociales ne

présuppose pas le progrès vers une forme supérieure. Elle présuppose par contre une transformation d'un type de connaissance à un autre ; cette transformation est liée aux conditions culturelles et socio historiques spécifiques.

Moscovici appelle ce type de pensée et de communication divers polyphasie cognitive. On peut le définir comme une coexistence simultanée et dynamique de modalités différentes de pensée et de connaissances tels que le traditionnel et le moderne, ritualistique et scientifique. Elle se caractérise par tension, conflit et contrainte au lieu de l'équilibre et de l'adaptation. D'ici on voit bien comment la cybernétique affecte fortement le concept des représentations sociales.

4.2.4 De l'attitude vers représentations sociales

Dès son premier article (1952), contrairement à ce que lui avait conseillé son directeur de thèse, Moscovici a exprimé son mécontentement à l'égard de l'utilisation d'échelles pour examiner les opinions et les attitudes envers la psychanalyse. Les résultats d'échelles donnent la réponse oui-non ; les échelles s'intéressent au mesurage mais ne nous permettent pas d'apprendre comment pensent les individus.

A ce moment là, Moscovici a découvert l'échelle de Guttman. Il l'a trouvée originale car elle a échantillonné les idées au lieu des attitudes. Guttman essaie de déceler les structures des items qui concernent les sujets interrogés. Les modèles, dont les items sont regroupés représentent les Gestalts significatifs. Partagés socialement, ils montrent le degré de structure du phénomène social. Ceci est un concept de la cybernétique de Wiener et Moscovici la retrouve également dans l'échelle de Guttman.

Moscovici a compris que l'échelle de Guttman offre une approche qui encourage l'étude de réseaux et d'interactions entre items, de l'évaluation et de la transformation des connaissances. De manière importante, il ne s'agit pas d'informations neutres mais de connaissances pleines de valeurs que les groupes et les sociétés accumulent dans et à travers la culture de plusieurs générations.

Moscovici a prudemment présenté le concept de l'échelle de Guttman dans ses premiers articles en exposant également ses questions et son refus vis à vis de l'attitude comme concept qui ne convenait pas à son travail de thèse. Il a effectivement développé une

nouvelle pensée à l'encontre de la connaissance et des pratiques de recherches qui ont été déjà établies.

Moscovici n'a jamais eu l'intention de valider la psychanalyse comme bien ou non. Ce qui l'a préoccupé depuis le début, c'est de capturer les représentations sociales, un phénomène dynamique et hétérogène dont épistémologie n'est pas compatible avec les études des attitudes.

Cependant, il n'a pas été facile pour Moscovici en tant que réfugié venant d'arriver à Paris de présenter ses idées opposées aux perspectives déjà établies à ce moment là en France. Avec Claude Faucheux, il a présenté l'approche de Guttman à Claude Levi-Strauss qui l'a trouvée révolutionnaire. Par contre il n'a pas accepté la théorie des représentations sociales fondée sur le sens commun et non sur la science.

Aujourd'hui dans le monde d'intellectuels qui accepte les idées de Moscovici, les attitudes et les représentations sociales sont souvent confondues. Parmi ceux qui savent qu'elles ne sont pas le même concept, on entend leur éternelle question : quelles sont les différences entre attitudes et représentations sociales? **On ne pourra pas donner une liste de caractéristiques similaires et différentes entre deux variables...**

4.3 Critiques vers les représentations sociales

Lorsque Moscovici a présenté la théorie des représentations sociales pour la première fois, l'accueil a été mitigé. Il a emprunté la théorie de Durkheim sur les représentations collectives. Certains l'ont apprécié en disant qu'il a donné une nouvelle vie à cette théorie, d'autres ont considéré son ouvrage comme n'étant pas original.

Il a choisi la psychanalyse comme l'objet de représentations pour savoir comment le public appréhende ce sujet. En tant que représentation, la psychanalyse s'en trouve différente ; elle est transformée. Il n'est pas étonnant que les psychologues n'aient pas été convaincus, les sociologues ont cherché des défaillances méthodologiques et les psychanalystes en ont été mal à l'aise.

Toutefois la métamorphose de représentation collective à représentation sociale a aussi intrigué des chercheurs français. Dans cette théorie, les multiples faiblesses objets de

critique sont devenus moteurs d'où une équipe a été créée pour l'approfondir. Les nouvelles méthodes et techniques pour collecter et analyser les données ont été alors développées. Beaucoup de recherches ont été réalisées et les résultats ont été publiés. Les représentations sociales sont devenues un sujet dominant dans la psychologie sociale en France.

Cependant, il n'a pas été facile de conquérir les publics anglophones. Déjà pour la raison de langue, ceux-ci ont appris tardivement la présence des représentations sociales. Moscovici a commencé à publier les articles en anglais à partir des années 1980. A ce moment-là, il a reçu beaucoup de critiques dont un certain nombre qu'il considère des plus virulentes.

Il est intéressant de noter que les publics français et anglophones n'ont pas critiqué cette théorie dans la même perspective. Si les critiques en France se sont plutôt portées sur l'originalité et la méthodologie notamment les premières années après la publication, celles des pays anglophones se focalisent sur l'ambiguïté de la théorie.

Les anglophones reconnaissent l'importance des représentations sociales. Ils considèrent cette théorie comme un défi pour la dominante psychologie sociale américaine qui est individualiste, béhavioriste et expérimentale (in Corina Voelklein & Caroline Howarth, 2005).

Ironiquement, les critiques les plus dures portent notamment sur le manque de clarté de la théorie contrairement à la psychologie sociale américaine. La théorie des représentations sociales est jugée vague d'où mal définie. Potter et Litton (1988) déclarent que les représentations sociales ne méritent pas le statut de théorie ; elles sont un concept à la recherche d'une théorie.

Moscovici s'est défendu en affirmant que des concepts clairs et nettement définis n'ont jamais été à l'origine d'une science comme il a souvent été dit. Aucune science même la plus exacte ne procède de cette manière. Elle commence par rassembler, ordonner et distinguer des phénomènes qui étonnent tout le monde (Moscovici, p.65).

Pour lui, c'est mieux de travailler avec un cadre théorique mal défini mais qui rend les données intéressantes fructueuses qu'avec un programme hautement structuré et scientifique qui se prouvera morne et stérile. Il affirme que le caractère vague de la théorie

des représentations sociales est délibéré (*deliberate vagueness*) pour faciliter le développement et l'élaboration de cette théorie (Moscovici, 1985, 1988).

Li Liu (2004) ayant une perspective plus objective, constate, qu'en effet, différencier les deux types de concepts a été un échec et a créé toutes ces confusions. Selon lui, on ne parle pas du même type de concept. Il se réfère à Brumer qui distingue le concept définitif et le concept sensibilisant (*sensitising concept*). Le concept définitif réfère précisément à ce qui est commun dans une classe d'objets, par l'aide d'une définition claire en termes d'attributs ou des points de références. Cette définition et ces points de références sont les moyens d'identifier le cas individuel et le fondement de ce cas qui est couvert par le concept.

Le concept sensibilisant manque de spécifications d'attributs et de points de références. Par conséquent, il ne permet pas à l'utilisateur d'aller directement aux cas individuels et aux contenus pertinents. Par contre, il apporte le sens général de référence et guidance pour approcher les cas empiriques. Tandis que les concepts définitifs prescrivent les points à voir, les concepts sensibilisants ne suggèrent que des directions. Cependant, qu'un concept est sensibilisant et non définitif ne signifie pas qu'il est encore immature en tant que concept et ne montre pas son manque de précisions scientifiques (Blumer in Li Liu, 2014).

De ce point de vue, on pourra dire que les représentations sociales ne sont pas mal-définies. Elles sont simplement un concept sensibilisant. Moscovici lui-même ne s'est jamais référé à la classification de concepts de Brumer lorsqu'il répond aux critiques sur le caractère vague de sa théorie. Or, il confirme avoir formulé et élaboré sa théorie sur l'épistémologie dialogique sur laquelle le concept sensibilisant s'applique. Par ailleurs, les critiques de Jahoda, Potter et Litton se sont basées sur l'épistémologie monologique, qui analyse les phénomènes en termes de ce qu'ils sont et les définit dans leur totalité et leur perfection (Li, 2014). Le concept définitif s'applique sur l'épistémologie monologique.

Selon Li, quelle que soit la définition opérationnelle, elle présuppose l'épistémologie monologique et réfute en même temps l'épistémologie dialogique de la théorie des représentations sociales. Il estime tout de même qu'il est important de clarifier la théorie des représentations sociales pour que celle-ci ne risque pas d'être inconstante et de perdre sa spécificité.

4.4 Théorie en expansion continue : Représentations sociales à ce jour

Moscovici a poursuivi ses travaux expérimentaux malgré les nombreuses critiques et attaques. Ce fut pour lui l'occasion d'organiser des débats et des rencontres qui enrichissent et améliorent la théorie.

Aujourd'hui la théorie des représentations sociales n'a cessé de s'étendre géographiquement de s'amplifier d'un point de vue conceptuel et méthodologique. Comme l'affirme Doise dans une communication présentée à la 5ème conférence internationale sur les représentations sociales. Cette théorie est tellement en expansion continue qu'il n'arrive pas à trouver ce que toutes les recherches ont en commun (2012).

Christian Guimelli (1995) a constaté les quatre courants les plus saillants : (a) L'approche centrée sur les contenus, (b) l'analyse structurale des représentations sociales, (c) l'étude des processus cognitifs présumés responsables de la dynamique des représentations sociales, et (d) les études qui ont pour but de mettre en évidence les rapports entre les pratiques et les représentations sociales.

Jodelet nous rappelle que toutes les recherches effectuées et prévues ne doivent pas avoir pour but de se contredire mais au contraire de se compléter pour enrichir cette théorie.

B. Bases de référence

Dans cette partie, quelques bases de référence/ quelques idées générales de la théorie de représentations sociales seront exposés.

4.5 Définition et caractéristiques des représentations sociales

Il n'existe pas une définition claire sur les représentations sociales. Moscovici décrit leurs éléments, leurs fonctions, le processus de leur genèse etc. sans les définir formellement. Il n'estime pas qu'une définition des représentations sociales soit nécessaire, c'est pour cela que l'on juge sa théorie trop vague. Or, il considère cela comme une vertu (McKinlay et Potter, 1987).

Moscovici ne tient pas à appliquer une définition pour deux raisons principales : (a) le caractère restrictif d'une définition et (b) la nature dynamique des représentations sociales. Selon lui, un phénomène social complexe comme représentations sociales ne doit pas être réduit en propositions simples (en discussion avec Marková, 2001). Les représentations sociales sont intrinsèquement dynamiques, elles pourront être très volatiles et se transformeront au fil du temps.

Définition des représentations sociales

Il semble plus logique pour Moscovici de caractériser les représentations sociales que de les définir. C'est pour cela lorsqu'il les définit, il les décrit plutôt que les définit :

Les représentations sociales sont des entités presque tangibles. Elles circulent, se croisent et se cristallisent sans cesse à travers une parole, un geste, une rencontre dans notre univers quotidien (Moscovici, 1961, p.)

Les "représentations sociales sont une version contemporaine du bon sens" (Moscovici, 1981, p. 181). Elles équivalent à une redécouverte de l'esprit sociale (p.).

Cependant il n'échappe pas à une définition :

"La représentation sociale est une modalité de connaissance particulière ayant pour fonction l'élaboration des comportements et la communication entre individus" (Moscovici, 1961, p. 26).

"La représentation sociale est un mode de connaissance construit collectivement, destinée à organiser les conduites et orienter les communications à propos d'un objet" (Moscovici, 1961).

Ou sinon il a repris ce que les philosophes ont déjà affirmé : "une représentation est toujours une représentation de quelqu'un tout autant qu'une représentation de quelque chose" (Moscovici, 1967).

Quatre caractéristiques des représentations sociales

Patrick Rateau et Grégory Lo Monaco (2013) déclare qu'une représentation sociale se présente concrètement comme un ensemble indifférencié « d'éléments cognitifs » relatifs à un objet social. Cet ensemble contient quatre caractéristiques principales : (a) organisé, (b) partagé, (c) collectivement produit et (d) socialement utile.

Premièrement, il est organisé. Il n'est pas seulement un assemblage d'éléments cognitifs ; ces éléments sont bien structurés entre eux/les uns par rapport aux autres. Cela signifie que les éléments qui constituent une représentation sociale s'interagissent. Deuxièmement, il est partagé par les membres d'un groupe social. Le troisième caractéristique se trouve dans sa méthode de construction. Cet ensemble est collectivement produit à travers le procès global de communication. L'échange entre individus et l'exposition à la communication de masse permettent aux membres du groupe de partager les éléments qui constitueront une représentation sociale. Ce procès du partage favorise l'émergence d'un consensus et permet de conférer une validité sociale aux diverses opinions, informations et croyances. Quatrièmement, il est socialement utile.

4.6 Représentations collectives vs sociales

Il y a au moins deux choses en commun que l'on peut trouver dans un nombre d'articles sur les représentations sociales que cette thèse estime nécessaires d'éclairer. Premièrement, ils présentent d'abord la notion de représentation et tracent les études réalisées sur ce sujet avant l'ère de représentations sociales. Ils considèrent que le travail de Moscovici sur les représentations sociales appartient à ces études, que son but original est d'étudier la représentation. Deuxièmement ils présentent la théorie de représentations collectives en disant que Moscovici l'a reprise consciemment et l'a transformée en représentations sociales.

Ce travail de thèse voudrait éclairer le fait que la théorie des représentations sociales est née lors d'une recherche de Moscovici sur la transformation du savoir expert : (science, connaissance scientifique) en savoir profane : (sens commun, connaissance populaire). Le sens commun a été son intérêt principal, il l'a considéré comme matière de la psychologie sociale. Son but depuis le départ est de définir la rationalité de la connaissance populaire et non d'étudier la représentation comme le prétendent certains articles. C'est lors de l'analyse

des données que le concept de représentation a surgi, renforcé par sa lecture profonde sur Piaget qui l'a amené aussi à cette notion.

On associe aussi automatiquement les représentations sociales aux représentations collectives. On pense qu'il s'agit ici d'une reprise mécanique et consciente de cette théorie. Lors d'un dialogue avec Markova, Moscovici explique le contraire, il a repris l'héritage de Durkheim sans en avoir vraiment conscience. Il s'intéressait beaucoup à Piaget qui avait puisé un bon nombre de ses visions théoriques auprès de Durkheim. Il a reconnu que Durkheim joue un rôle plus ou moins important pour développer ses théories.

Il n'avait pas lu sérieusement la théorie de Durkheim jusqu'aux années 1980. Par contre, il avait lu les représentations collectives et individuelles lors du développement de la théorie des représentations sociales. Il avoue avoir trouvé une inspiration en se basant sur la notion de Durkheim. Il s'y est référé pour définir la rationalité de connaissance populaire. Cependant, il n'a pas **l'intention** d'intégrer la notion de Durkheim à la psychologie sociale.

Nikos Kalampalakis (2013) qui a réuni les textes inédits de Moscovici sur les représentations sociales explique dans sa préface que la réintroduction des apports durkheimiens dans la théorie des représentations sociales n'est pas facilement déductible. Certes, Moscovici adopte la notion de représentation collective. Cependant, il ne s'agit pas d'une adoption non critique de la sociologie durkheimienne dans son ensemble (p.9, 2013). Selon Kalampalakis, en empruntant Duveen, Durkheim est un ancêtre ambigu de la théorie des représentations sociales.

Effectivement, en lisant Moscovici, on découvrira qu'il n'est pas toujours d'accord avec Durkheim. Il donne même l'impression que la théorie des représentations sociales est une critique des représentations collectives. On trouve au moins cinq critiques de Moscovici envers le concept des représentations collectives de Durkheim.

Premièrement, aux yeux de Moscovici, elles sont monolithiques et statiques. Il les trouve semblables au Stoïcisme. Il les compare aux couches de l'air stagnant dans une atmosphère que l'on peut couper avec un couteau (Moscovici & Duveen, 2000, p. 32). Alors qu'il voit le caractère mobile et circulant des représentations ; il voit leur plasticité. Pour lui, les représentations sont des structures dynamiques qui fonctionnent sur un assemblage de relations et de comportements apparaissant et disparaissant ensemble.

Deuxièmement, Moscovici regarde les représentations collectives comme produits des sociétés primitives. Elles sont des vestiges que l'on trouve au sous sol de notre culture des périodes préhistoriques, dit-il. Tandis que selon lui, les représentations appartiennent à notre société actuelle, notre sol humain, politique, scientifique qui ne permettent pas leur propre sédimentation de devenir des traditions immuables. Ainsi, il crée des représentations sociales dynamiques et évolutives à l'image des sociétés modernes.

Troisièmement, les représentations collectives sont un moyen explicatif (*explanatory device*), elles sont irréductibles par d'autres analyses tandis que les représentations sociales sont des phénomènes que l'on doit décrire et expliquer. Les représentations collectives sont mécaniques dont on ne connaît ni structure ni dynamique. Les représentations sociales, au contraire, sont et doivent être décrites et expliquées.

Quatrièmement, Moscovici pense que les représentations collectives sont trop hétérogènes. En effet, elles comprennent tout le champ de formes intellectuelles y compris science, mythe, religion, modalité de temps et d'espace, etc. Elles se réfèrent à une catégorie générale d'idées et de croyances. Toute idée, émotion et croyance qui se produisent dans la communauté sont incluses. Il conçoit donc les représentations sociales comme phénomène spécifique relatif à un mode particulier de la compréhension et de la communication, un mode qui crée la réalité et le sens commun.

Cinquièmement, c'est le dernier point mais non des moindres, il s'agit d'une critique plus profonde : Durkheim aligne les représentations en dichotomie, en opposant individuel et collectif, personne et société, stable et instable. Il assigne les faits à ces deux univers différents, l'un requiert l'explication psychologique et l'autre sociologique. Selon Moscovici, cette séparation est peut-être inévitable pour affirmer l'autonomie de la nouvelle science.

Il souligne que si la psychologie sociale fait cette distinction, elle s'empêche de voir la relation entre individu et collectivité. Il affirme qu'il faut se sortir de cette dichotomie. On ne doit pas choisir entre l'entité sociale et l'individuelle car chacune a deux notions. L'entité sociale est plus que la somme de ses parties et l'entité individuelle consiste en des attributs psychologiques internes mais aussi réagit aux stimuli externes.

Selon lui, les conceptions de Durkheim laissent très peu de places à la question de l'interaction entre individuel et collectif. Il propose de remplacer le terme "représentation collective" par "représentation sociale". Ce nouveau terme, estime-t-il, correspond parfaitement à la société d'aujourd'hui qui est toujours en changement. Il trouve que ce terme est aussi plus pertinent en raison de pluralité des représentations qui existent dans le milieu public contemporain. A propos de ce sujet, on parlera de la polyphasie cognitive et les types de représentations.

Patrick Rateau, Pascal Moliner, Christian Guimelli et Jean Claude Abric (2012) ont remarqué deux changements fondamentaux dans le concept de représentations sociales de Moscovici par rapport aux concepts de Durkheim. Premièrement, Moscovici considère que les représentations ne sont pas le produit de la société dans son ensemble mais les produits des groupes sociaux qui construisent cette société.

Deuxièmement, il se focalise sur les procès de communication qui permet l'émergence et la transmission de représentations sociales. A travers de la communication, les croyances individuelles peuvent être l'objet du consensus en même temps les croyances collectives peuvent s'imposer sur l'individu.

4.7 Représentation qui est sociale

Une question qui se pose naturellement à propos du terme "représentation sociale" est : "Quelles sont les significations de l'adjectif social ajouté au substantif représentation?" Moscovici a trois réponses dont l'une qu'il estime comme meilleure.

La première signification se réfère à celles de dimension des groupes sociaux. Il la considère comme une signification superficielle. Cette réponse selon lui correspond à un critère d'expression qui provoquera d'autres questions.

Pour la deuxième signification de l'adjectif social, il s'agit du processus de production des représentations : elles sont produites et engendrées collectivement. Moscovici trouve que cette signification peut être un point d'attaque même si elle est mieux définie que la première. Les oppositions viendront probablement de la part des psychologues et des sociologues qui accentuent le rôle de l'individu dans la genèse des conceptions adoptées par la société.

Moscovici décide finalement que la seule vraie signification est la fonction. Il estime que définir l'agent qui produit une représentation pour qualifier une représentation de sociale n'est plus justifié. Il n'est plus important de savoir qui produit les représentations. Le sens du qualitatif social correspond à la fonction qu'il juge la plus importante. Il trouve cela plus approprié que mettre l'accent sur les circonstances et les entités qu'il reflète.

Moscovici déclare que les représentations sociales ont une fonction : contribuer aux processus de formation des conduites et d'orientation des communications sociales. Il trouve que cette fonction est spécifique de représentations sociales, elle est distinguée de la fonction de la science ou de l'idéologie par exemple.

Plus tard Moscovici (p.190, 2013) cite trois raisons pourquoi il a remplacé l'adjectif "collectif" à "social" : (1) Le fait de renoncer à l'ancienne opposition de l'individuel et du collectif avec tout ce qu'elle implique; (2) le constat que l'on doit réserver le constat de représentation uniquement à une classe particulière de savoirs et de croyances ; (3) la nécessité de voir dans les représentations sociales un phénomène propres à nos sociétés modernes, un produit de leur sens commun.

4.8 Types des représentations

Moscovici estime que définir les représentations collectives dans leur opposition aux représentations individuelles comme il le fait Durkheim est un peu déplacé. Selon lui, les représentations peuvent être sociales en trois façons, selon les relations parmi des membres du groupe. Ainsi, il distingue trois types de représentations sociales qui peuvent exister dans une société : hégémonique, émancipé et polémique.

Les représentations hégémoniques sont partagées par tous les membres d'un groupe fortement structuré - parti, nation, ville - sans pour autant être leur œuvre. Elles prédominent de manière implicite dans toutes les pratiques symboliques ou affectives. Elles apparaissent uniformes et coercives. Elles reflètent l'homogénéité et la stabilité qui pourraient faire penser aux représentations collectives.

Les représentations émancipées résultent de la circulation des connaissances et d'idées appartenant à des sous groupes qui sont plus au moins en contact. Chacun engendre sa

propre version et le partage avec les autres. Elles ont le certain degré d'autonomie par rapport aux parties interagissantes de la société. Elles ont une fonction complémentaire étant donné qu'elles résultent de l'échange et du partage d'un ensemble d'interprétations ou de symboles.

Les représentations polémiques sont générées au cours du conflit social, d'une controverse sociale que la société en entier ne partage pas. Elles sont déterminées par les relations antagonistes entre ses membres. Elles sont désignées de manière à s'exclure les unes et les autres. On les voit dans le contexte de l'opposition ou la lutte entre groupes. Elles sont souvent exprimées en termes du dialogue avec l'interlocuteur imaginaire. Moscovici donne l'exemple les représentations du Marxisme en France comme exemple des représentations polémiques. Les représentations du Marxisme circulent en plusieurs versions dont chacune est façonnée par la polémique entre les croyants et les non croyants, les communistes et les libéraux.

Ces distinctions accentuent la transition du concept des représentations collectives comme une perspective uniforme à la perspective différenciée des représentations sociales, qui est d'après Moscovici (1988) plus proche de notre réalité.

4.9 Dimensions du système représentationnel

Selon Moscovici, une représentation sociale comporte trois dimensions : (a) l'information, (b) l'attitude et (c) le champ de représentation.

L'information se réfère à l'organisation des connaissances que possède un groupe à propos d'un objet social (Moscovici, 1961, p.66). Ces connaissances peuvent être variées selon la quantité, le niveau de cohérence, le **degré de précision** et le caractère stéréotypé. Dans son étude des représentations sociales de la psychanalyse par exemple, Moscovici relève que les ouvriers ne possèdent pas d'information cohérente sur ce sujet tandis que les étudiants et les classes moyennes montrent un savoir plus consistant qui donne lieu à une analyse plus précise de leur niveaux de connaissance.

La deuxième dimension est l'attitude générale qui marque les dispositions favorables ou non par rapport à l'objet de représentation. Moscovici nous rappelle que entre ces deux extrêmes, il y a des attitudes intermédiaires. Cette orientation détermine la sélection des

informations et leur hiérarchisation dans le champ. Selon Moscovici, l'attitude est la plus fréquente des trois dimensions et peut être génétiquement première (p.72). Cela signifie qu'elle peut exister sans que les deux autres soient très présentes.

Enfin, la troisième dimension est le champ de représentation. Cette notion nous renvoie à l'idée d'image, de modèle social, au contenu concret et limité des propositions portant sur un aspect précis de l'objet de la représentation (Moscovici, p.67-68). Elle suppose l'existence d'une organisation sous-jacente au contenu (p.68). Les informations constituant une représentation ne sont pas de même degré. Il y a un champ de représentation où il y a une unité hiérarchisée des éléments.

Selon Sandra Pfeuti (1996), Moscovici utilise l'expression "champ de représentation" comme équivalente d'image. La notion de champ exprime l'idée que l'ensemble d'informations, le contenu, est organisé au niveau de l'image. La représentation est considérée comme un ensemble structuré et hiérarchisé d'éléments (Pfeuti, 1996).

Milot, Turcotte & Tétréault (2015) définissent le champ de représentation comme une structure intériorisée qui emmagasine, organise, hiérarchise et articule les différents éléments d'information à l'égard d'un objet. Cette organisation structurante des connaissances permet à l'individu de se constituer une image évocatrice de l'objet de représentation. Cela est possible car l'ampleur de ce champ, les points sur lesquels il est axé varient et englobent plusieurs aspects d'une représentation d'un groupe (Moscovici, 1961).

Selon Moscovici, ces trois dimensions (information, attitude et champ de représentation) donnent un aperçu du contenu et du sens d'une représentation sociale. Il ajoute que la comparaison du contenu et du degré de cohérence de l'information, du champ de représentation et de l'attitude permet également de voir le clivage des groupes en fonction de certains critères. Dans l'étude de Moscovici par exemple un clivage s'opère à l'intérieur du groupe en fonction des critères idéologiques.

4.10 Conditions nécessaires à l'émergence d'une représentation sociale

Moscovici constate trois facteurs qui déterminent les conditions dans lesquelles les représentations sociales sont constituées : (a) dispersion de l'information, (b) focalisation et (c) pression à l'inférence.

L'émergence d'une représentation sociale coïncide toujours avec l'émergence d'une situation sans précédente, un phénomène inconnu, un event inhabituel. La nature "nouvelle" de cet objet suppose que l'information est limitée, incomplète et largement répandue partout dans les différents groupes sociaux qui s'impliquent. Moscovici appelle cette condition "dispersion de l'information", où les données dont disposent la plupart des personnes sont à la fois insuffisantes et surabondantes. Elles connaissent peu de choses sur un aspect de l'objet mais en possèdent abondamment sur l'autre aspect de l'objet. Ceci est dû au fait de la complexité de l'objet ou des barrières sociales, culturelles ou éducatives (Moliner, 1993).

Dans l'état de la dispersion de l'information, un décalage exist entre l'information effectivement présente et celle dont elles auront eu besoin pour comprendre tous les éléments de ce nouvel objet. Moscovici le nomme "décalage constitutif". Ceci pourra empêcher selon lui d'appréhender correctement un fait, une relation, une conséquence. Il souligne que ce décalage ne s'agit pas d'une variation quantitative de l'information possédée mais plutôt de l'existence de zones d'intérêts et de comportements où les connaissances indispensables à acquérir ne peuvent être ni repérées ni acquises (p.249).

La dispersion de l'information constitue le premier facteur qui joue le rôle dans la genèse d'une représentation sociale. Le second est la focalisation. Il s'agit ici d'une façon sélective de traiter les informations sur l'objet de représentation en focalisant sur certains aspects de cet objet.

Selon Moscovici, l'individu ou le groupe accorde spontanément une attention particulière à quelques aspects d'un objet et garde une distance vis à vis d'autres aspects du même objet. Ainsi, leur objectif n'est pas de comprendre ce nouvel objet dans le cadre qui lui est propre mais de le tailler selon leurs attentes et leurs orientations profondes. C'est pour cela Moscovici le considère comme aspect expressif du rapport de l'individu ou du groupe à l'objet de représentation (p.250).

Cette focalisation est fonction des intérêts et de l'implication du groupe vis-à-vis de l'objet (Moliner, 1993). Les différents groupes placeront donc différemment l'objet de représentations dans leurs univers.

Le dernier facteur est la présence d'une pression à l'inférence qui reorient le déroulement des opérations intellectuelles. Selon Moscovici, les circonstances et les rapports sociaux exigent de l'individu ou du groupe social d'être capable à tout instant d'agir de prendre une position.

Rateau (2013) rajoute que l'arrivée du nouvel objet suscite effectivement l'angoisse et la vigilance. Il chamboule le cours habituel des choses. L'individu ou le groupe ressent des pressions qui réveillent chez lui des activités cognitives intenses pour le saisir, l'appréhender, ou même s'en défendre. Ces pressions requièrent la construction d'un code commun et stable. Ils obligent les membres du groupe à un dialogue, à un échange d'idées afin d'y adapter leurs messages.

Evidemment, on favorise les réponses dominantes : celles qui sont les plus partagées, les plus attendus, le plus de chances d'être comprises ou approuvées par tous. Elles sont à la fois pour pouvoir être échangées et validées. Mariotti (2013) affirme que ce dernier facteur explique les adhésions parfois surprenantes à l'opinion du groupe.

Selon Moliner (1993), ces conditions sont nécessaires mais insuffisantes : elles permettent l'émergence d'une représentation mais n'amènent pas forcément à une élaboration complète. Plusieurs chercheurs ont tenté de trouver d'autres conditions manquantes. Pour cela, ils se focalisent notamment sur les critères d'un objet en disant que tous les objets ne font pas l'objet d'une représentation sociale (Moliner; Guimelli; Lahlou ; Flament et Rouquette; Pianelli, Abric et Saad, 2010).

Lahlou (in Mariotti, 2017) parle de la matérialité des objets. Selon lui, il n'y a que d'objets immatériels qui peuvent devenir l'objet des représentations. Les objets matériels sauf s'ils sont très connus comme la tour Eiffel n'appartiennent pas forcément au langage commun d'un groupe. Rouquette et Rateau (in Mariotti) proposent le caractère de la taille de l'objet. Un grand objet social amène un nombre important d'interactions dans les groupes et peut se révéler plus clair à étudier qu'un petit objet. Tandis que Marchand (2000) déclare que le seul caractère d'un objet qui peut donner lieu à des processus représentationnel est polémique. Il rajoute qu'il n'y a que des objets nouveaux qui sont en cours d'apparition qui susciteraient la polémique.

Moliner (in Roussiau et Bonardi, 2010) propose cinq critères pour qu'un objet soit considéré social et donne réellement lieu à une élaboration complète d'un phénomène représentationnel : (1) l'objet de représentation doit être polymorphe. C'est-à-dire qu'il est complexe et enjeu de maîtrise pour les groupes sociaux ; (2) la représentation qu'il suscite doit pouvoir être partagée par les membres d'un groupe. Ce groupe peut être configuré en deux façons par rapport à l'objet de la représentation soit structurelle (l'objet qui a fondé le groupe) soit conjoncturelle (l'objet apparaît dans le groupe déjà formé). Dans les deux cas, il doit avoir des objectifs communs qui donnent lieu à des échanges sur l'objet de représentation ; (3) l'objet doit présenter des enjeux de deux types : l'identité qui affirme l'existence du groupe et la cohésion sociale qui maintient le groupe notamment lorsque la configuration structurelle est en danger ;(4) la valeur utilitaire de l'objet dépend de la dynamique sociale, l'objet doit participer à cette dynamique et ses représentations doivent s'inscrire au centre d'une interaction sociale ; et (5) l'absence d'instances fortes de contrôle ou de régulation par rapport à l'objet en question. Les systèmes orthodoxes de type idéologies ou système scientifiques bloquent d'une certaine façon la dynamique représentationnelle.

Par ailleurs, Flament et Rouquette (2003) mentionnent deux conditions minimales qui doivent être réunies pour qu'un objet soit un objet de représentation sociale. Premièrement, la saillance sociocognitive. L'objet de représentation doit s'apparenter à un concept, être suffisamment abstrait et générique. Flament et Rouquette donnent un exemple qu'il n'y a pas représentation sociale du dentifrice mais une représentation de l'hygiène. L'objet de la représentation sociale doit alors concerner la classe d'objets et non un objet particulier de cette classe. Deuxièmement, les pratiques. Il doit exister des pratiques communes se rapportant à l'objet au sein de la population.

4.8 Se familiariser avec l'étrange

Lors de l'élaboration de la théorie des représentations sociales, Moscovici se posait une question fondamentale sur le développement de cette théorie : pourquoi crée-t-on des représentations sociales? Pour quels motifs?

Au début il a pensé aux trois hypothèses classiques :

1. L'hypothèse de la désirabilité - l'individu ou le groupe cherche à créer les images, composer des phrases pour exprimer ou dissimuler leur intention. Ces images et ces phrases sont les déformations subjectives de la réalité objective.
2. L'hypothèse du déséquilibre - dans cette hypothèse, on crée les représentations afin de résoudre les tensions physiques ou émotionnelles à cause de l'échec ou du manque d'intégration sociale. Les représentations deviennent les compensations imaginaires visées à restaurer le degré de stabilité interne.
3. L'hypothèse du contrôle. Les groupes créent les représentations pour filtrer les informations dérivées de l'environnement et donc contrôler les comportements individuels. Elles fonctionnent comme une manipulation de la pensée et de la structure de réalité, semblable aux méthodes du contrôle comportemental et aux propagandes qui exercent une coercition compulsive sur leurs cibles.

Moscovici admet que ces trois hypothèses ne sont pas dépourvues de vérité. Les représentations sociales peuvent très bien satisfaire ces motifs. Par contre, il les trouve trop générales. Les autres méthodes de compréhension et de communication telles que la science et la religion peuvent aussi remplir ces fonctions.

Moscovici est enfin arrivé à une autre hypothèse spécifique, moins générale pour répondre à sa propre question. Malgré son incapacité à la justifier ou l'élaborer davantage- ce qui suscite des critiques envers lui, il a une forte intuition et il y croit : le but de toutes les représentations est en effet de rendre familier ce qui est peu familier.

Se familiariser avec l'étrange devient une fameuse expression chez Moscovici. Lui même la considère très importante ; c'est la base de l'existence de la théorie des représentations sociales. Si l'être humain n'avait pas ce besoin, les représentations sociales n'existeraient pas. Ainsi les représentations sociales sont techniquement définies comme une connaissance sociale pratique qui se produit quand les groupes et les individus rencontrent une idée inconnue.

4.10 Procès de la genèse d'une représentation sociale

On se familiarise avec l'étrange en traversant deux processus majeurs : ancrage et objectivation. Ils sont souvent décrits comme étapes dont l'un précède l'autre. On n'a pas d'information univoque - on n'est pas d'accord sur ce qui constitue le premier procès. Moscovici lui-même est inconstant à ce propos. Il cite l'ancrage comme premier processus dans certains articles et l'objectivation dans d'autres articles. Or, en lisant plus attentivement ses articles on découvre que les deux se font parallèlement et commencent en même temps.

Dans l'ancrage, on s'efforce à ancrer une idée étrange, la réduire aux catégories et images ordinaires et la mettre dans un contexte familier. Cette idée étrange et dérangement est introduite à notre système de catégories et comparée au paradigme d'une catégorie que l'on estime y convenir (Moscovici, 2000).

L'objectivation parle de la transformation de l'idée abstraite par le groupe en forme concrète. Elle concerne également l'élaboration des connaissances de l'objet de la représentation. Si l'ancrage emprunte l'idée de l'assimilation, l'objectivation emploie le contraste. Si dans le procès d'ancrage, la nouvelle idée est ancrée à l'ancienne, l'objectivation distingue la nouvelle de l'ancienne. L'objectivation correspond à une matérialisation de l'objet de la représentation alors que l'ancrage permet de lui affecter une fonction sociale (Moscovici, 1961).

4.5.1 Ancrage

Selon Moscovici, l'expérience inconnue produit ce qu'il appelle fracture ou fissure dans les perceptions du groupe. Cette fissure incite la curiosité des membres du groupe et les encourage à saisir ce concept inconnu. McKinlay et Potter (1987) expliquent davantage que l'être humain a un désir inné pour comprendre le monde. S'il est confronté à une expérience nouvelle, inconnue, il l'assimilera prévisiblement, à ses connaissances existantes.

L'ancrage se fait effectivement par assimilation. Pour faire face à l'inconnu, on l'absorbe avec l'aide des représentations sociales préexistantes, les concepts, les croyances et les images avec lesquels un lien familier a été déjà développé. Un savoir nouveau est donc assimilé aux savoirs connus. D'une part, comme l'affirme Adrian Bangert (2013) l'ancrage

consiste donc en une réduction d'un savoir nouveau à un savoir connu. Cependant, l'opération d'ancrage permet de l'appréhension de ce qui est nouveau.

Cette mise en correspondance, par centration sur la ressemblance, réalisée dès la première phase de l'ancrage avec d'autres objets plus familiers, facilite l'appropriation de l'objet de représentation. Il en est ainsi par exemple lorsque les individus construisent une représentation d'Internet par analogie avec le Minitel (cf. Moliner et al. 2002) ou lorsqu'ils construisent une représentation des O.G.M par mise en correspondance avec « L'E.S.B » ou maladie de « la vache folle » (Salès-Wuillemin, Bromberg, 2004).

Lors de la deuxième étape de l'ancrage, les informations possédées sur les autres objets vont être ré utilisées pour alimenter la représentation permettant l'assignation d'une signification à l'objet. Parallèlement, le rôle de cet objet, son utilité sociale, pourra être déterminé, ce qui permettra lors de la troisième étape, une intégration cognitive au sein du système de représentation. Cette intégration aboutira à une transformation bidirectionnelle de la représentation de l'objet nouveau et des autres objets constituant le système de représentations préexistantes.

Le processus de l'ancrage se réalise notamment en classant des objets, des événements, des personnes (classifier) et en leur donnant un nom (nommer). Les autres mécanismes pourront se faire également tels que nommer, l'ancrage émotionnel, l'ancrage antinomique, via thématas, via métaphore, etc....

4.5.2 L'objectivation

Comme expliquait Moscovici, l'objectivation correspond à une matérialisation d'un objet de la représentation. Elle chosifie les notions abstraites en les transformant en images plus concrètes. Elle se fait en trois étapes : (a) sélection et dé-contextualisation, (b) formation d'un schéma figuratif et (c) naturalisation.

Elle passe par une mise en contraste de l'objet par rapport aux autres objets sociaux, ce qui se traduit par une mise en saillance de ses traits spécifiques. C'est ce qui apparaît de manière très nette lors de la première étape de ce processus, la sélection et dé-contextualisation (Salès-Wuillemin, 2007).

La sélection et dé-contextualisation conduisent à la formation d'un schéma figuratif, le noyau essentiel de la représentation. Il est constitué d'un agencement qui contient, d'une part, une condensation des éléments d'information et, d'autre part, une omission des aspects les plus conflictuels. Dans cette étape, on ne conserve que ce qui est homogène et qui fait sens pour le groupe (Salès-Wuillemin, 2007). Les divers éléments retenus sont organisés et intégrés en une élaboration saisissable, imagée et cohérente, permettant de concrétiser une entité abstraite (Moscovici, 1986). Une structure imageante de l'objet est à ce stade constituée.

La naturalisation rend donc compte de l'utilisation des représentations sociales dans la vie courante. Ainsi dans cette phase les éléments des représentations deviennent la réalité.

4.10 La pensée naturelle et l'hypothèse de la polyphasie cognitive

Dans son travail sur psychanalyse, Moscovici a trouvé trois observations troublantes à propos de la pensée naturelle : (a) Les participants dans cette étude utilisent leur intelligence concret au lieu l'intelligence abstrait, (b) La pensée d'adulte implique les éléments de la pensée enfantine ; une sorte de globalisme ou syncrétisme, dirait Piaget, (c) Le même individu emploie une pluralité de styles de pensée.

Ces observations conduisent Moscovici à concevoir une hypothèse qu'il nomme la polyphasie cognitive. Il s'agit d'un état où plusieurs modalités différentes de pensée et de connaissances coexistent simultanément chez un individu ou un groupe social. Le même individu peut avoir une perspective moderne sur certaines choses mais traditionnelle sur d'autres. Il peut adopter des points de vue scientifiques en pratiquant toujours des rituels. Un scientifique par exemple n'est pas entièrement absorbé par la pensée scientifique. Il peut être aussi un credo religieux, consulte l'horoscope et développe certaine idée raciste (p.251, 2013).

Cette hypothèse amène plusieurs implications. Premièrement, on ne doit pas attendre de constance ou d'uniformité chez un individu ou un groupe. Au contraire, on doit se préparer à accueillir la variation voire le conflit des attitudes, des comportements, des représentations chez l'individu ou la société. C'est un fait selon Moscovici que les individus sont capables d'exploiter différents modes de pensée et différentes représentations en fonction de leur appartenance à un groupe spécifique ou du context dans lequel ils évoluent.

On ne peut plus conclure d'une façon générale qu'un individu est par exemple dogmatique, rigide et caractérisé par un système mentale qualifié de clos. Moscovici rappelle que ce même individu peut aussi montrer de la tolérance et avoir l'esprit ouvert en tant qu'artiste, savant, étudiant, etc (p.280, 1976).

Les individus sont monophasiques ; ils sont munis uniquement d'un mode principal de pensée ; les autres modes ne sont que des vestiges accessoires. Tout cela est donc annulé par l'hypothèse de polyphasie cognitive. Telle est sa deuxième implication. En proposant cette hypothèse cognitive, Moscovici dénonce Auguste Comte qui soutient une seule et unique forme de pensée i.e la science. Comte est persuadé que la science finira par s'imposer et que les autres mode de pensée disparaîtront. Cependant, Moscovici avance que toutes les cultures connues ont toujours vu coexister plusieurs formes de pensée.

La troisième implication est que l'on doit concevoir les systèmes cognitifs comme des systèmes en développement et non uniquement comme des systèmes qui tendent à l'équilibre. L'état de polyphasie cognitive se caractérise par la tension car il s'agit de diverses formes de pensée conflictuelles.

Finalement, Moscovici souligne que cette coexistence de systèmes cognitifs devient plus la règle que l'exception. Il pense que l'on ne pourrait pas parler d'esprit humain si ces diverses formes de pensée conflictuelles ne co-existaient pas dans l'esprit. La polyphasie cognitive est peut-être une hypothèse trop générale, avoue-t-il. Toutefois, il affirme que l'on ne peut pas remettre en cause son adéquation.

C. Communication

Moscovici définit la psychologie sociale comme l'étude de la connaissance sociale. Pour l'étudier, il choisit les représentations sociales et la communication pour poser les bases de son travail. La psychologie sociale repose sur ces deux phénomènes significatifs, affirme-t-il (p.21).

Les représentations sociales et la communication sont en effet reliées, s'affectent, s'influencent. Lorsque l'on communique, on partage forcément certaines représentations. D'autre part, une représentation est partagée dès qu'elle devient un objet d'intérêt et de

communication. Moscovici est certain qu'une représentation qui n'a jamais été partagée finirait par disparaître.

Evidemment, la communication joue le rôle crucial non seulement dans la circulation des représentations sociales mais aussi dans leur production. Les représentations sociales sont générées au cours du processus de communication; l'une des raisons pour lesquelles Moscovici (2013) insiste sur le fait que la communication fait partie intégrante de l'étude des représentations.

Moscovici identifie trois modes de communication selon la source, l'objectif et la logique des messages : diffusion, propagande et propagation qui perpétuent les représentations sociales, qui elles mêmes les perpétuent à leur tour.

4.11 Diffusion

Sammut et al (2015) définit la diffusion comme un genre de communication moins limitée qui permet une diversité d'opinions basées sur le scepticisme et la mise en question du consensus (p.9). On y trouvera des points de vues divergents ou contradictoires dont l'objectif est d'informer le public sans avoir l'intention de le persuader de la supériorité d'une conception sur d'autres (Valence, 2015).

Selon Duveen et al, la diffusion est un moyen de présenter une idée au public de façon intellectuelle, neutre, en maintenant une certaine distance. Cependant, Sammut et Bauer (2011) nous préviennent que ce mode de communication n'est pas aussi neutre que cela paraît. Selon eux, la diffusion décrit un processus de normalisation qui contribue à la création de sens commun et de savoirs de référence. Ce sens commun est constitué de représentations largement partagées qui n'impliquent pas de prises de position explicites mais orientent tout de même la pensée des individus. On ignore qu'en fait, elles sont issues d'une dynamique communicationnelle qui priorisent des informations plaisant à la majorité de groupes.

Toutefois, comme dit Valence (2015), la diffusion opère tout de même dans une zone que l'on pourrait qualifier de « neutralité idéologique ». Il y a certainement des interférences dans la diffusion, admet Moscovici, cependant elles se font de façon insidieuse (1961, 1976). La diffusion essaie de se rapprocher du goût et du vocabulaire des lecteurs. Elle utilise le style

concret, attractif et rapide avec des propositions frappantes qui attirent l'attention. Cependant, elle devrait toujours le faire de façon détachée des valeurs, religieuses ou politiques.

Moscovici constate sept traits essentiels de la diffusion. Premièrement, il n'y a pas un groupe très défini dans cette forme de communication. La diffusion ne s'identifie pas à un groupe précis; un même individu peut appartenir à plusieurs publics. Elle ne concerne pas un groupe hautement structuré mais ce qu'on nomme la masse, le public. Deuxièmement, il n'y a ni manifestation d'intentions ni orientation soutenue de la part de la source. Le but n'est pas d'orienter le public mais de partager le savoir commun. Troisièmement, elle propose d'influencer certaines conduites mais sans insistance. Les effets mobilisateurs sont faibles et le comportement importe peu, remarque-t-il.

Quatrièmement, l'émetteur tend à devenir l'expression du récepteur dans le but de l'attirer et de susciter des identifications. C'est dans ce but aussi que l'adaptation de la source communication au public est essentielle. Cinquièmement, une certaine distance est maintenue entre l'objet et l'émetteur de la communication. L'émetteur se présente "non-impliqué" dans l'objet. Il n'est pas rare qu'il fasse appel à l'autorité d'experts spécialistes pour paraître comme un simple agent de mise en rapport des opinions. Sixièmement, les messages gardent à l'intérieur d'une même source une relative autonomie qui se manifeste par leur discontinuité. Septièmement, la diffusion peut être efficace même s'il ne s'agit pas d'une forme de communication visant ouvertement à engendrer des conduites.

4.12 Propagation

Le deuxième système, propagation, est composé de médias associés à des groupes bien organisés, qui essaient d'interpréter un objet pour un certain public cible (Moscovici, 1976). L'objet nouveau est proche par ses préoccupations de celles d'un groupe social donné, explique Bonardi et Roussiau (1999). Les membres du groupe, ajoutent-ils, n'adoptent pas de même positions vis à vis de l'objet mais sont unis en adhérant aux croyances du groupe et en respectant sa structure (p.30). Ainsi la propagation s'exerce dans un rapport d'autorité qui prend en considération l'histoire, les valeurs et les croyances du groupe (Bègue et Desrichard, 2013).

Moscovici remarque que les divergences peuvent effectivement exister dans le groupe qui se sert de la propagation (1976). Cependant, elles ne produisent pas de communications discontinues et contradictoires. De toute façon, selon lui, dès lors qu'un groupe est uni par certains postulats et qu'il y a une autorité commune qui s'impose à ses membres, ce conflit d'idées ne dépassera pas une certaine intensité.

Dans le premier travail de Moscovici, c'est le groupe catholique qui emploie ce mode de communication dans ses publications sur la psychanalyse. La presse catholique à ce moment-là utilisait également la diffusion et la propagande mais de façon inégale : les trois y sont effectivement présents mais c'est la propagation qui y domine.

Moscovici constate quelques traits de la propagation notamment dans les revues catholiques à propos de la psychanalyse. Premièrement, son champ d'action direct est plutôt limité mais à la fois plus assuré. Deuxièmement, elle se propose d'intégrer un objet social à un cadre existant. Elle essaie de fournir une interprétation compatible de l'objet avec les valeurs du groupe. La presse catholique intègre quelques parties de la psychanalyse au cadre idéologique catholic-conservateur telles que le rôle de la culpabilité et rejette d'autres qui ne lui correspondent pas telles que la notion de libido.

Troisièmement, elle vise à faire accepter par l'ensemble du groupe une conception dominante dans une de ses fractions. Elle exerce effectivement une pression vers l'uniformité des opinions de ses membres. Par contre, elle n'exerce pas l'exigence d'uniformité ; on trouve celle-ci dans la propagande. Ce sont l'appartenance au groupe et la cristallisation affective de ses valeurs qui impulsent la pression vers l'uniformité.

Le quatrième trait cité par Moscovici est à propos du but. La propagation n'a pas d'intention de générer une conduite nouvelle ou de renforcer une conduite existante. Son but est de créer des normes, de produire une convergence. Elle veut atteindre une conception ou une attitude commune et orienter le groupe par rapport à cette conception et cette attitude.

Lié au but de la propagation, Moscovici révèle quelques fonctions de ce système : (a) rechercher au niveau expressif une médiation entre un objet et un groupe défini, (b) organiser et transformer l'objet nouveau (l'idée, la théorie) en un ensemble compatible avec les principes qui fondent l'unité du groupe, (c) ne pas provoquer une conduite mais agir sur

lui : elle a une fonction de le réinterpréter, de lui donner une nouvelle signification, de la renforcer (Bonardi et Roussiau, 1999).

Par ailleurs, la convergence produite lors de la propagation entraîne un changement de l'objet social qui permettra de l'intégrer à un cadre de référence établi. Cette intégration d'éléments nouveaux renouvellera des perspectives sans créer des tensions. Moscovici a remarqué que c'est grâce à la réassurance de la fidélité au groupe et la libre détermination de chacun que les prises de position conflictuelles pourraient être évitées.

4.13 Propagande

La propagande est définie par Moscovici (1976) comme une modalité d'expression dont le groupe se sert dans une situation de conflit. Le groupe l'emploie comme une élaboration instrumentale de ses représentations sur l'objet qui a créé les conflits. Il s'agit ici d'un mode de communication qui est orienté vers l'action (*action-oriented*), dont le but est de produire une conduite, une action. Elle ne renouvelle pas une conduite mais elle en crée une et le renforce par les moyens manipulatoires, ajoute Sylvana de Rosa (2011).

Moscovici (1976) tire de sa définition sur la propagande quelques points suivants, complétés par Bonardi et Roussiau (1999) : (a) La propagande est définie à la fois comme manipulation (instrumentation) et comme expression du groupe, (b) La nature controversée de l'objet est importante mais la nature conflictuelle des relations est indispensable. Comme le disent Bonardi et Roussiau, pour faire une propagande, il faut d'abord une situation de conflit entre des groupes à propos d'un objet social qui suscite une menace sur la cohérence de la vision du monde de chaque groupe, (c) La menace aperçue entraînera la constitution d'une représentation. Cette représentation non seulement guidera les actions et les conduites du groupe mais aussi et c'est le plus important : rétablira l'identité menacée. L'organisation des messages communiqués dans la propagande vise donc à édifier une représentation (p.440). Ainsi selon Bonardi et Roussiau tout en empruntant le terme de Moscovici, on passera de la représentation-expression à la représentation instrumentale (p.31).

La propagande remplit donc deux fonctions qui sont liées : régulatrice et organisatrice. Sa fonction régulatrice est accomplie en affirmant et rétablissant l'identité du groupe. Cet auto-affirmation libère le groupe de menaces aperçues pour son équilibre et son action.

Pour rétablir l'identité menacée par le conflit, le groupe essaie de dissiper les contradictions qui existent à propos de l'objet et de positionner cet objet dans le champ social. Cela implique une élaboration adéquate du contenu des communications, une réorganisation du champ social de sa représentation en y intégrant l'objet. En construisant donc une représentation sur cet objet du conflit, la fonction organisatrice de la propagande est effectuée. Comme le disent Bègue et Desrichard (2013), la fonction organisatrice de la propagande est remplie en construisant une représentation des adversaires et des idéologies à combattre (p.412).

En réalisant ces deux fonctions, la propagande marque les rapports de force entre « source » et « cible » de l'influence (Orfali, 2006). Les rapports de force caractérisent ce mode de communication. Comme dit précédemment, la propagande exerce une exigence d'uniformité. Elle impose l'uniformité sur les représentations et les conduites des membres du groupe. Silvana de Rosa (2011) ajoute que la propagande est visiblement idéologique. Son contenu est conditionné par l'idéologie du groupe/du parti.

Dans son étude, Moscovici démontre la propagande anti psychanalytique dans la presse communiste notamment pendant les années 1949 - 1950. Le parti communiste perçoit la psychanalyse comme une pseudo-science. Il la critique comme une science bourgeoise, une forme d'envahissement de la culture bourgeoise pilotée notamment par les États-Unis et ayant des visées plus politiques que thérapeutiques (Valence, 2015). Il considère la psychanalyse non seulement comme une idéologie mais celle-ci sert aussi d'alibi à une classe et à un pays (les États-Unis) dont l'ambition est de cacher leurs vrais problèmes. Il accuse les bourgeoisies d'avoir recours à la psychanalyse pour résoudre leurs crises et inquiétudes. Ainsi pour ce parti, la propagande anti psychanalyse est la propagande contre une autre classe (: la classe bourgeoise) et contre les États-Unis. En se détachant clairement de ces groupes, elle affirme donc l'originalité et l'identité en tant que groupe.

La propagande s'appuie effectivement sur le conflit de classes. Il y a un groupe et son (ses) adversaire (s). Un groupe prend position pour quelque chose, l'adversaire prend position contre cette chose. Cette position débute la propaganda et affecte l'ensemble des communications du groupe. On voit que même depuis le début, la propagande se caractérise par dichotomie.

Dans la propagande, le monde est dépeint en dichotomies, déclare Li (2011) en se référant à Moscovici. Les dichotomies définissent le schéma d'organisation des thèmes et des relations dans ce mode de communication. Chaque groupement des thèmes montre le caractère dichotomique simplistique. Les propositions s'excluent mutuellement ; elles appartiennent à deux groupements dont l'un est la négation directe de l'autre. On en trouvera dans la propagande anti psychanalyse : Union soviétique/Etats-Unis, psychologie soviétique/psychologie américaine ou bourgeoise, etc.

Moscovici décèle deux conséquences de ce système binaire :(a) ce qui n'appartient pas au champ propre fait nécessairement partie du champ adverse; aucun thème ne peut être une valeur commune aux deux et (b) la relation d'un élément de la dichotomie avec un troisième terme est l'inverse de la relation de l'élément complémentaire avec ce même terme. Pour le parti communiste par exemple, la relation entre marxisme et science est positive, celle entre psychanalyse et science est automatiquement négative. Ce système binaire selon Bonardi et Roussiau (1998) permet aux adhérents du groupe, dans ce cas du parti communiste, de connaître immédiatement la position qui doit être la sienne.

Li (2001) ajoute que dans le monde de dichotomies, le sujet en question est décrit d'une manière simplifiée, voire biaisée et déformée. On peut voir comment la presse communiste déprécie la psychanalyse par des qualificatifs méprisants, par distorsions et simplifications (Bonardi et Roussiau, 1998, p.32). Elle associe la psychanalyse à tout ce que le groupe rejette (Etats-Unis, bourgeoisie, fausse science...) en utilisant le ton défavorable même parfois virulent. Les messages employés dans la propagande sont itératifs, rhétoriques, stéréotypés et suggestifs ; ils sont désignés pour évoquer des réactions émotionnelles (Silvana de Rosa, 2011).

Ainsi, le parti communiste crée une nouvelle représentation de la psychanalyse : une fausse science fabriquée par la classe bourgeoises (de préférence bourgeoises américaines) pour solutionner ses propres problèmes et apaiser son malaise (Bonardi et Roussiau (1998). Tout communiste se ressent appelé à la combattre.

4.14 Diffusion, propagation et propagande

En examinant des aspects communs et des dissemblances entre diffusion, propagation et propagande, Moscovici a noté un cadre de réflexion en quelques points. Premièrement,

concernant la nature des relations d'ordre entre les messages, il constate que la diffusion présente une structure discontinue, non ordonnée. Au contraire, dans la propagande et la propagation, l'organisation des thèmes et des principes est systématique. Dans la propagande, cette systématisation se caractérise par le système binaire/dichotomique.

Deuxièmement, à propos du modèle, c'est à dire l'ensemble des thèmes et des relations. Le modèle dans la diffusion est constitué d'éléments plutôt autonomes et mobiles. Leur réunion régulière finit par les rendre "liés" même s'ils n'ont toujours pas un contour bien défini. La propagande comme la propagation suppose des modèles édifiés qui formulent des normes. Dans la propagande, ces normes sont exigées. Dans la propagation, les membres du groupe perçoivent une pression à l'uniformité car ils sont unis par les mêmes valeurs. L'explication est autoritaire dans la propagande, persuasive en partie dans la propagation.

Troisièmement, les liens entre la source de communication, le groupe émetteur et le groupe récepteur sont univoques dans le cas de la propagande et de la propagation. Les sources ont une certaine autonomie et de l'autorité par rapport à l'audience qu'elles visent. Elles ont un rôle directeur, leur ligne de conduite ne dépend pas des goûts ni des intérêts généraux de leurs lecteurs. Tandis que dans la diffusion, l'émetteur doit s'adapter à son public, il doit employer le style de messages qui plairait à son public. Moscovici ajoute que le degré d'implication de l'émetteur est apparent dans ces deux modes tandis que dans la diffusion, cette implication ne doit pas être présente, c'est le non-implication qui devient la règle.

Quatrièmement, les intentions et les buts sont présents et évidents dans la propagation et la propagande. La propagation souhaite contrôler les comportements. La propagande impose une conduite spécifique. Contrairement à ces deux modes, la diffusion n'implique jamais une certaine action, elle incite le public à l'action mais jamais de façon impérative. Les relations entre communication et conduite sont assez diversifiées : nécessaires et explicites dans la propagande, nécessaires et implicites dans la propagation, elles sont optatives, fragmentaires et locales dans la diffusion.

Après avoir examiné la particularité de chaque type de communication, Moscovici s'autorise à mettre en parallèle terme à terme la diffusion, la propagation, la propagande à l'opinion, à l'attitude et au stéréotype. La diffusion permet d'élaborer des opinions sur le sujet en question, la propagation promeut l'élaboration des attitudes tandis que la propagande consolide les stéréotypes.

Il conclut également, en faisant l'analyse représentationnelle que les groupes dominants privilégient la propagation pour disséminer des représentations hégémoniques. Par contre, les dominés choisissent la propagande comme stratégie pour contester des représentations hégémoniques (1988, in Sammut et al, 2015).

D. Les modèles et les approches des représentations sociales

Depuis la 11ème Conférence Internationale sur les représentations sociales qui s'est déroulée à Evora (Portugal), cinq modèles ou approches des représentations sociales ont été identifiés : sociogénétique, anthropologique, structural, sociodynamique et dialogique.

4.15 Modèle sociogénétique

Le travail de Moscovici sur les représentations sociales se fonde sur une approche sociogénétique. Il s'intéressait au procès de la transformation du savoir expert en savoir profane, de la connaissance scientifique en connaissance commune, ou comme il le dit souvent de la science au sens commun. Autrement dit, il voulait comprendre le procès de la genèse et du développement des représentations sociales. Tout ce que l'on vient de découvrir précédemment montre bien le déroulement du procès de la naissance/de la production des représentations sociales.

On appelle souvent ce modèle le modèle moscovicien. Quelque soit son appellation, il s'agit d'une base d'autres modèles/approches. C'est grâce au premier travail de Moscovici que les autres modèles existent aujourd'hui. Quelque soit l'approche qu'il adopte, un chercheur ne peut pas ignorer le modèle socio génétique pour comprendre cette théorie avant de faire lui même sa propre recherche.

4.16 Modèle Jodelet : sociogénétique-anthropologique

Denise Jodelet n'oubliera jamais le jour là où Moscovici soutenait sa thèse dans l'amphithéâtre Louis Liard à la Sorbonne. Dans son souvenir, la salle était pleine, les gens devaient même s'asseoir sur les marches qui divisaient la salle en trois parties. Mais ils écoutaient dans un silence religieux. Pour elle, c'est la soutenance de thèse la plus

marquante dans sa vie. C'est le début d'une ère de psychologie sociale européenne. Pour Jodelet personnellement, c'est aussi le début d'une passion, de sa passion pour la théorie des représentations sociales.

En s'étant inspirée de l'essai de Tarde sur l'art (1983), Jodelet (2008) nomme la théorie des représentations sociales une "Belle Invention". On dit qu'une idée est belle lorsqu'elle amène à la découverte d'autres idées, et qu'une invention est belle lorsqu'elle est fructueuse pour d'autres inventions à venir. L'ouvrage de Moscovici, d'après elle, n'a jamais été un projet de repris ou de réplique purement imitative comme c'est souvent le cas dans le domaine de la psychologie. Bien au contraire, il ouvre des pistes de découvertes. Selon elle, c'est pour cela que l'on considère *Psychanalyse, son image et son public* comme ouvrage séminal : il crée bien des nouvelles inventions.

Certainement, Jodelet n'est pas la seule personne passionnée par les représentations sociales : "Belle Invention". Cependant, elle est probablement la seule qui consacre toute sa vie au travail scientifique sur cette théorie (E.R. Rodríguez, 2008). En plus, de ses propres recherches, elle motive et guide également un grand nombre d'étudiants étrangers qui repartent avec cette théorie et la développent dans leur pays d'origine. C'est grâce à elle que le monde entier en particulier l'Asie, l'Amérique latine, l'Amérique du Sud, et l'Europe du sud peut prendre connaissance de cette "Belle Invention". Si elle, elle rend hommage à l'inventeur, Moscovici, les jeunes chercheurs, eux, lui rendent hommage à elle. Elle permet à cette théorie d'inciter des nouvelles inventions, de réaliser ce qu'elle appelle elle-même : une "Belle Invention".

Certains observent que Jodelet suit l'approche socio génétique de Moscovici. D'autres disent qu'elle développe sa propre approche : anthropologique. Kalampalikis et Apostolodis (2016), en lisant la première synthèse de Jodelet sur les représentations sociales, trouvent qu'elle pose les jalons de la perspective sociogénétique et anthropologique. Même si leur explication se focalise sur l'aspect sociogénétique, je partage leur opinion en effet que Jodelet combine effectivement les deux approches.

4.17 Approche structurale de représentations sociales : Structure et organisation des représentations sociales

Dans sa première étude de représentation sociale, Moscovici a constaté que les éléments de représentation ne sont pas traités au même degré. Il a parlé du champ de représentation là où il y a une unité hiérarchisée des éléments.

4.17.1 L'hypothèse du noyau central

Dans le cadre de l'organisation de représentations, en se référant au champ de représentation que Moscovici a révélé lors de son premier travail sur les représentations sociales, Abric (1976) crée l'hypothèse de noyau central qui constitue la base de l'approche structurale de la théorie de représentations sociales. Selon cette hypothèse, une représentation sociale est un système socio-cognitif présentant une organisation spécifique : non seulement ses éléments sont hiérarchisés, mais elle est organisée autour d'un noyau central.

Abric définit une représentation sociale comme un ensemble organisé d'informations, d'opinions, d'attitudes et de croyances à propos d'un objet donné. Étant un ensemble organisé, toute représentation selon Abric a deux composants : contenu et structure. Le contenu d'une représentation de deux groupes différents peut se composer d'éléments identiques. Cependant, lorsque les éléments qui constituent la zone du noyau central ne sont pas les mêmes, les deux groupes n'auront pas la même représentation.

En effet, dans l'ensemble des éléments cognitifs qui constituent une représentation, certains jouent un rôle différent des autres. Ces éléments, appelés éléments centraux, se regroupent en une structure qu'Abric nomme « noyau central ». Cette structure assure deux fonctions essentielles : (a) fonction génératrice de sens, c'est à travers le noyau central que les autres éléments dans le champ représentationnel acquièrent une signification et une valeur spécifique pour les individus ; et (b) fonction organisatrice, c'est autour du noyau central que les autres éléments représentationnels sont organisés. Et c'est le même noyau qui détermine les relations que ces éléments **s'entretiennent**.

Effectivement, tous les éléments de la représentation n'ont pas la même importance. Certains sont essentiels, d'autres importants, d'autres, enfin, secondaires. Lorsqu'il y a les

éléments centraux, il y a aussi les éléments périphériques qui sont placés sous la dépendance du noyau. Abric confirme que les représentations sociales constituent un système sociocognitif particulier composé de deux sous-systèmes en interaction : un système central et un système périphérique.

Le système central structure les éléments cognitifs relatifs à l'objet. Il est le fruit de déterminismes sociaux, symboliques et historiques auxquels les différents groupes sociaux sont soumis. Il se caractérise par deux propriétés fondamentales. Premièrement, il a une grande stabilité qui assure la permanence et la durabilité d'une représentation. Il est résistant au changement, à tout ce qui pourrait mettre en cause une représentation. Deuxièmement, il définit l'homogénéité du groupe. En effet, le système central est un lieu où se trouve le consensus de la représentation. Il constitue la base commune collectivement partagée qui permet aux membres du groupe de voir des choses à peu près de la même façon. Grâce à lui, les membres du groupe se reconnaissent et se différencient d'autres groupes. Ainsi, il contribue à l'identité sociale du groupe.

Le système périphérique permet à une représentation de s'adapter aux divers contextes sociaux. Il a trois fonctions essentielles : (a) prescrire les comportements et les prises de position qui permettent aux individus de connaître ce qui est normal et non à dire ou à faire dans une certaine situation ; (b) permettre une personnalisation des représentations et des conduites qui leur sont attachées ; c) protéger le noyau central en cas de nécessité et jouer le rôle de « pare chocs » des représentations.

L'approche structurale apporte une conséquence méthodologique essentielle : repérer l'organisation d'une représentation notamment trouver les constituants de son noyau central. La connaissance du contenu ne suffit pas, c'est l'organisation de ce contenu qui donne le sens. Deux contenus identiques peuvent correspondre à deux représentations sociales différentes. Une approche non structurale amène à un contresens complet : on considérera les deux groupes comme partageant la même représentation, alors qu'ils fonctionnent sur deux univers symboliques complètement différents.

Pour voir la structure d'une représentation, on peut mettre les contenus des représentations dans quatre cases selon leur importance et leur fréquence. La case 1 -la zone du noyau central, se compose des éléments très importants et très fréquents (importance grande, fréquence forte). La case 2, ce qu'Abric nomme *la première périphérie*, dévoile des éléments

périphériques qu'Abric considère comme étant les plus importants. Même s'il s'agit des éléments périphériques les plus importants, leur importance est largement minorée par les sujets interrogés. Cependant, ils sont évoqués par de nombreuses personnes (l'importance faible, fréquence forte).

La case 3 -la zone des éléments contrastes, contient des thèmes énoncés par un nombre limité de personnes qui les estiment comme étant très importants (importance grande, fréquence faible). La case 4, qu'Abric nomme *la deuxième périphérie*, intègre les éléments périphériques énoncés par peu de personnes **qui de plus**, les estiment comme étant secondaires voire futiles (importance faible, fréquence faible). Il paraît qu'Abric appelle les éléments périphériques de la case 2 comme « les plus importants » car il les compare avec ceux de la case 4. Si on essaie de comprendre le raisonnement d'Abric, il semble que selon lui, bien que les deux ne soient pas considérés comme importants par les personnes interrogées, ceux contenus dans la case 2 sont tout de même plus importants puisque plus de personnes les citent spontanément que ceux de la case 4.

4.17.2 Zone muette

La recherche du noyau central comporte un défi important : identifier la zone muette des représentations qui existe probablement pour certains objets, dans certains contextes. Elle est constituée par des éléments des représentations qui ont un caractère contre-normatif. Normalement ces éléments ne sont pas exprimés par les sujets avec les méthodes classiques de recueil. S'ils l'étaient, les valeurs morales du groupe pourraient être mises en cause (Guimelli et Deschamps, 2000).

La notion de zone muette rejoint la notion de « schèmes dormants » introduite par Guimelli (1998). Selon Abric (2003), certains éléments du noyau central peuvent être dormants ou en sommeil pour deux raisons : (a) ils ne sont pas activés et (b) ils sont non exprimables. Afin d'activer cette zone muette, des techniques spécifiques doivent être mises en oeuvre.

Les recherches sur la zone muette ont débuté ces dernières années à partir du travail de Guimelli en 1998 précisément. Or, cette zone existe déjà dans la recherche fondatrice de Moscovici (1961) où certains des éléments de la théorie psychanalytique notamment la notion de « libido » n'étaient pas repris dans le discours des individus. Moscovici s'est persuadé que cette absence s'expliquait par l'action d'un système de valeur ambiant,

emprunt d'interdits concernant la sexualité. On peut trouver également la zone muette dans l'étude de Jodelet (1989) sur les représentations de la maladie mentale. Elle explique cela est du fait de leur caractère archaïque ou anxiogène.

Les travaux plus récents d'Abric et celui de Deschamp et Guimelli (2002) confirment Moscovici et Jodelet. Ils montrent que certaines zones dans le champ de représentation sont effectivement muettes pour la raison de la pression normative.

Chokier et Moliner, en se référant au travail de Jodelet, expliquent que certains éléments ne sont pas activés et ou non exprimables pour deux raisons : pression normative et comparaison sociale.

Pour conclure, la démarche méthodologique d'étude des représentations sociales doit donc s'articuler en quatre phases : – recueil du contenu explicite de la représentation ; – recherche de la zone muette ; – recherche de la structure de la représentation et de son noyau central ; – contrôle de la centralité.

4.17.3 Transformation des représentations sociales

Abric ajoute que le système périphérique constitue l'interface entre représentation et réalité. Il est plus souple que le noyau central et permet à celui-ci de s'adapter aux contraintes et caractéristiques de la situation. Il consacre également un espace aux variations inter-individuelles pour se développer dans la même représentation.

Abric donne crédit à Flament qui a trouvé le système périphérique et nous fait comprendre son rôle et son fonctionnement. Cette découverte complète effectivement le travail d'Abric sur le noyau central et ainsi le processus de fonctionnement des représentations sociales. La différenciation entre noyau central et éléments périphériques permet à Abric d'élaborer ses idées sur autre processus dans les représentations sociales : la transformation que le travail de Moliner et de Flament enrichit.

Selon Abric, la transformation d'une représentation est réelle seulement quand son noyau central est transformé. Rappelons que le noyau central est plutôt stable et résiste au changement. Cependant, on peut penser logiquement que ce noyau est transformable.

Abric distingue trois types de transformations : résistante, progressive et brutale. La transformation résistante se produit lorsque les pratiques nouvelles sont contradictoires. Les mécanismes de défense de la représentation se mettent en place et résulteront en des schèmes étranges. Leur multiplication aboutira tout de même au changement du noyau central.

Dans la transformation progressive, le noyau central évolue en intégrant d'autres nouveaux éléments sans briser les éléments centraux. Abric la nomme également la transformation sans rupture car il n'y a pas de rupture immédiate du noyau central. Il y a le changement du système périphérique qui se fait progressivement et lentement jusqu'à la mise en cause du noyau central. La transformation progressive peut être aussi assez rapide mais dans tous les cas, elle ne sera pas immédiate. Normalement il y a des pratiques nouvelles qui mettent en cause les éléments centraux.

La transformation brutale se produit rapidement; de façon brutale. C'est le noyau central qui est attaqué. Il s'agit de l'éclatement du noyau central. Cette transformation est déterminée par un événement particulier qui met en cause un élément central. En général, il y a une situation de crise.

Flament souligne que l'on doit prendre en considération la notion de réversibilité de la situation. Moliner ajoute que l'impact d'une transformation ne sera pas le même si la situation est perçue comme réversible ou irréversible. Dans le cas d'une situation perçue irréversible, le retour à des pratiques anciennes est impossible. Flament pense que seulement dans cette situation, la transformation est essentielle.

Dans l'autre cas, le retour aux pratiques anciennes est possible et la situation est perçue comme temporaire et exceptionnelle. Flament décrit cette interprétation comme l'état de se détourner un peu de la représentation habituelle pour une telle ou telle raison. Dans la transformation dont la situation est perçue réversible, le noyau central reste stable, il n'y a que les éléments périphériques qui sont modifiés. Selon Abric, cette transformation touche

seulement certains éléments mais non ses principes générateurs et organisateurs (1994c). Abric l'appelle la transformation superficielle.

Le travail d'Abric, Flament et Moliner sur la transformation confirme que les représentations sociales sont une structure dynamique qui peut se transformer et évoluer. Il semble que la théorie selon laquelle le noyau central est rigide et statique doit être reconsidérée. Même si elle fractionne une représentation en éléments, ce sont ces éléments qui mettent en lumière l'évolution d'une représentation.

4.17.4 Relation entre représentations sociales

Les représentations sociales, souvent étudiées séparément, sont en effet organisées dans un ensemble (Camargo et Wachelke, 2010). Moscovici démontre implicitement cette idée dans le mécanisme d'ancrage depuis son premier travail sur représentations sociales. Il certifie qu'une nouvelle représentation est construite à partir des représentations préexistantes déjà admises et assimilées. Ainsi les nouvelles et les anciennes représentations maintiennent la relation entre elles.

Rouquette (1994) indique trois raisons pour soutenir l'idée que les représentations interagissent entre elles : (a) les objets de représentations ne sont pas conçus indépendamment les uns des autres, (b) les limites de représentations ne sont pas naturellement définies et (c) les représentations d'objets sociaux qui sont étroitement imbriquées au cours d'événements historiques reflètent cette historicité : elles rapportent l'héritage du développement d'événements au passé.

Un nombre de chercheurs, notamment en approche structurale, effectuent des recherches sur la relation entre les représentations depuis 1990s. Trois relations ont été précisées : réciprocité (Abric & Vergès, 1996), antonymie (Guimelli et Rouquette, 2004) et emboîtement (Abric & Vergès, 1994).

Abric et Vergès ont révélé la relation de réciprocité entre les représentations de l'argent et du travail. Dans ce type de relation, les objets de représentation sont en relation d'influence réciproque, ils renvoient l'un à l'autre. Par contre, leur noyau central reste autonome, chaque représentation se compose d'éléments centraux spécifiques (Guimelli et Rouquette, 2004).

Guimelli et Rouquette (2004) proposent la relation « d'antonymie » après avoir examiné la relation entre représentations de la sécurité et de l'insécurité. Milland (2001,2002) a découvert le même type de relation entre le travail et chômage. Les objets de représentation dans la relation d'antonymie ont une définition antonymique. Leur représentation se structure par des thèmes communs mais chaque représentation est autonome puisque chaque noyau central comporte des items spécifiques à chaque objet de représentation.

De leurs études sur les représentations de la banque, du prêt et de l'argent, Abric et Vergès (Vergès, 1992 ; Abric et Vergès, 1994) ont identifié un autre type de relation : l'emboîtement. L'étude de Fraïssé (2000) montre aussi cette relation entre la représentation de la médecine naturelle qui s'emboîte dans celle de la médecine traditionnelle.

La relation emboîtée est caractérisée par la dépendance d'un objet de représentation par rapport à un autre de façon hiérarchique. Le noyau central de l'objet inférieur comprend celui de l'objet supérieur, d'où vient l'appellation "emboitee". Flament (in Pianelli et al, 2011) questionne l'autonomie de l'objet emboîté. Mais Milland (in Pianelli et al) considère que cette absence d'autonomie ne soulève aucun problème. Il ne s'agit que d'une étape transitoire dans le processus de structuration d'une nouvelle représentation (p.244).

4.18 Modèle sociodynamique des représentations sociales

La théorie des représentations sociales qui présente un grand intérêt pour les sciences sociales ne cesse de se développer. La liste de recherches réalisées sur cette théorie est peut être même inépuisable. Cependant, parmi ses recherches, on n'y trouve presque pas de recherches sur l'ancrage. Willem Doise (p.6) constate que l'ancrage joue le rôle de l'arlésienne dans les recherches sur les RS : il est bien présenté mais n'apparaît pratiquement jamais sur scène. Effectivement, l'ancrage est un thème de recherche qui a très rarement été abordé depuis le premier travail de Moscovici.

Pourtant pour Doise, l'ancrage a un rôle primordiale. Il est la source des variétés des contenus des représentations sociales. Il est une dynamique qui caractérise les représentations sociales de façon plus distinctive. L'étude des représentations sociales passe certainement par l'analyse de l'ancrage qui révélera le processus de constitution du

champ représentationnel dans sa dynamique. Étudier l'ancrage est donc indispensable, déclare-t-il.

Ainsi, en se fondant sur l'ancrage, Doise propose un modèle théorique dont le but est de concilier la complexité structurale des représentations sociales et leur insertion dans les contextes sociaux et idéologiques (Rateau et al, 2011). Selon ce modèle, les représentations pourront être envisagées uniquement dans une dynamique sociale qui met les acteurs sociaux en communication dans des situations interactives.

Cette dynamique sociale suscite des prises de positions spécifiques par rapport à l'insertion sociale d'individus. Les positions exprimées sur une question donnée dépendent fondamentalement des appartenances sociales de chacun, ce qui renvoie au processus d'ancrage décrit par Moscovici. Mais Doise ajoute que les prises de position dépendent aussi des situations dans lesquelles elles sont produites. Cette double source pourra générer une multiplicité apparente de prises de position même si celles-ci résultent de principes organisateurs communs.

Toujours selon Doise, toutes les interactions sociales ont des caractéristiques symboliques. C'est dans ces interactions, dans la relation les uns avec les autres, les individus et les groupes se définissent. Autrement dit, ces interactions affectent la caractérisation de l'identité de chaque membre du groupe. Pour cela, il faut des règles communes qui les organisent. Les représentations sociales constituent ces règles en fournissant des points de référence partagés qui servent de base de prises de position chez les individus et des groupes. Ainsi, elles organisent les processus symboliques qui sous-tendent les interactions sociales.

Doise assigne effectivement un double rôle aux représentations de trois façons : (1). Les représentations sociales sont définies comme principes générateurs de prises de position mais à la fois principes organisateurs des différences individuelles ; (2) Elles fournissent aux individus les points de références communs mais ces points de référence deviennent aussi une question autour de laquelle les divergences individuelles tournent ; (3) Elles permettent à l'objet de débat de se définir mais elles organisent aussi des débats en suggérant les questions à poser.

Dans cette conception, un consensus n'est donc pas obligatoire. Les prises de position peuvent diverger même si elles se réfèrent aux principes communs. Les individus s'accordent sur l'existence de ces principes mais ils ne leur attribuent pas forcément le même sens ou la même importance. Cette divergence est liée à leur insertion sociale, à leur ancrage.

Autrement dit, les représentations sociales sont sous-tendues par des principes organisateurs qui permettent à la fois de partager une réalité commune et de prendre des positions particulières sur cette réalité en fonction de leur ancrage (Doise, 1986, 2001). Pour cela, toute étude exhaustive des représentations sociales selon lui doit les décrire comme réalités objectives et considérer leur ancrage dans des dynamiques relationnelles (p.1).

Doise reconnaît qu'une étape importante de toute étude sur les représentations sociales est la détermination de leur contenu. Il la considère même comme la première étape. Cependant, il ne veut pas limiter l'étude des représentations sociales à leur contenu. Il faut repérer comment se structure ce contenu afin de dégager les principes organisateurs qui sous-tendent les représentations sociales (Lo Monaco, Delouée et Rateau, 2016). Alain Clemence (2003) trouve que c'est une vision plus dynamique de la structure des représentations sociales, le contenu est le moins figé.

Ce modèle est connu comme approche sociodynamique, parfois on l'appelle approche ou modèle genevieve étant donné Doise développé ce modèle avec ses collègues au Geneve.

4.19 Modèle dialogique des représentations sociales

Un modèle dialogique de représentations sociales est un modèle ou une approche qui met l'accent sur le rôle du langage et de la communication dans l'élaboration des représentations sociales. L'appellation "modèle dialogique" vient de Moliner et Guimelli d'après l'ouvrage de Markova "*Dialogicality and social representations : dynamics of mind*" (2003). Markova elle-même n'a pas défini ses idées comme un modèle ou une approche dialogique.

C'est toujours avec un grand enthousiasme que Markova essaie de comprendre les représentations sociales. Elle constate que les représentations sociales sont incomprises, ce qui conduit à deux erreurs : (1) On exige que les représentations sociales manifestent certains caractéristiques de l'épistémologie positiviste cependant elles sont construites sur

l'épistémologie dialogique ; (2) On étudie les représentations sociales toujours à travers l'épistémologie positiviste.

On sait que Moscovici construisait les représentations sociales dans le but de créer une psychologie sociale qui ne suit pas le courant dominant statique. Il voulait changer l'épistémologie statique en dynamique. Alors que d'autres ne comprennent pas cette intention, Markova l'a bien saisie, probablement parce qu'elle partage le même souci par rapport à l'épistémologie empirique statique. Elle critique les théories individualistes telles que la théorie d'attribution et l'identité sociale qui ignorent la dynamique de l'interaction sociale (in Cakarik, 2011). C'est pour cela qu'elle a voulu créer une théorie alternative de la connaissance sociale, une théorie qui se fonderait sur l'épistémologie dynamique.

Par ailleurs, elle développe toujours un vif intérêt sur la pensée et le langage. Elle s'intéresse notamment au dialogisme de Mikhaïl Bakhtine. Lorsqu'elle explore les représentations sociales, elle aperçoit certaines convergences philosophiques entre cette théorie et le dialogisme. La première focalisation qui semble évidente pour elle est que les deux donnent la priorité à l'étude du langage dans et à travers des discours et de la communication. Ils considèrent important la pluralité de la pensée et de la communication en construisant les réalités sociales.

Moscovici et Bakhtin partagent effectivement les mêmes idées sur le langage. Selon Moscovici (2008, p.162), l'une des spécificités des représentations sociales est qu'elles génèrent les langages spécifiques. Les individus, les groupes sociaux et les professionnels utilisent des langages différents pour parler d'un même problème. Lorsque la psychologie traditionnelle assume une position uniforme dans le procès de la pensée et le procès dialogique, les représentations sociales démontrent l'opposé. Ce sont les langages pluriels présents dans l'étude de Moscovici.

Bakhtin refuse également la notion du langage unique et utilise plutôt la notion de la heteroglossia qui signifie la multiplicité des langages chez un individu, dans les dialectes, les langages professionnelles, les classes sociales et les groupes ethniques. Le dialogue selon lui a une nature de facettes multiples. On peut trouver également cette caractéristique multiforme dans la cognitive polyphasique, le terme que Moscovici emploie pour les différentes formes de la pensée qui peuvent exister chez l'individu.

La deuxième convergence que Markova constate est qu'ils utilisent le même point de référence, i.e changement. Le point de départ pour ce changement est l'interdépendance de l'égo-alter. Pour Bakhtin, la dialogicité signifie que les individus résident dans le monde de mots d'autrui et la limite de l'égo n'est pas l'égo lui-même mais l'égo dans son interrelation avec l'autrui. Pour Moscovici, la théorie des représentations sociales se fonde sur la relation mutuellement dépendante entre ego et alter. C'est à dire que les représentations sociales sont toujours orientées et filtrées à travers l'autrui. Sans dialogue entre ego et alter, les représentations sociales n'existent pas.

L'interaction entre ego et alter pour produire des connaissances et des représentations, dans la théorie des représentations sociales et la dialogicité, distingue ces théories des traditions individualistes dans lesquelles l'égo maintient l'indépendance. Cette interaction se focalise sur la tension au lieu de l'équilibre. Cette tension rend dynamiques les deux théories car elle les conduit à leur finalité : changement. C'est elle qui devance l'épistémologie statique sur la dynamique.

En reliant les représentations sociales et le dialogisme et en reprenant le triade sémiotique dynamique ego-alter-objet, Markova réalise donc son désir de créer une théorie dynamique de la connaissance sociale. Sa théorie intitulée la dynamique de l'esprit est définie comme une capacité de l'esprit à concevoir, créer et communiquer sur les réalités sociales en terme d'altérité. L'esprit est aperçu comme la capacité humaine enracinée culturellement et historiquement pour communiquer et comprendre les signes, les symboles et les significations et aussi pour en créer des nouveaux.

Ainsi, un modèle dialogique des représentations sociales a été produit. Il est le seul qui montre un grand intérêt au langage et à la communication, éléments essentiels dans les représentations sociales mais pourtant oubliés.

E. Themata

Pour finir ce chapitre, on découvrira les thémata. Il s'agit du dernier travail de Moscovici. Si le concept de thémata accentue le modèle sociogénétique, il associe d'autres modèles de manière intéressante. Déjà pour Moscovici, il connecte l'hypothèse du modèle structural et sociodynamique. Puis il séduit Markova qui l'incorpore dans le modèle dialogique.

Le modèle structural, critiqué d'avoir ignoré la nature dynamique des représentations sociales, marque une grande contribution pour cette théorie. Il permet d'organiser le contenu d'une représentation afin de déceler sa structure. Cette structure est importante pour comprendre le phénomène de la transformation (du changement) des représentations sociales.

D'un autre côté, le modèle socio dynamique, comme son appellation, embrasse la nature dynamique de la théorie des représentations sociales. Il se concentre sur les principes générateurs de représentations en s'appuyant sur le procès d'ancrage.

Moscovici trouve qu'il existe une certaine affinité/connexité entre l'hypothèse que les deux modèles apportent. L'une touche au problème du changement et l'autre au problème de la générativité. Selon lui, les deux hypothèses concernent en effet le même phénomène fondamental : celui de la formation et de l'évolution des représentations sociales.

Il tient compte de l'importance de ces deux hypothèses autant fort que du lien profond entre cognition et communication, entre opérations mentales et opérations linguistiques. Parce que ajoute-il, la théorie des représentations sociales s'appuie sur ces notions pour pouvoir expliquer la formation et l'évolution de savoirs pratiques et des connaissances sociales ainsi que leur fonction sociale (p.32).

Pour concrétiser ce lien, tout en prenant en considération les deux hypothèses, il propose un concept de thémata qui permet également de répondre aux exigences d'analyse structurale. En vérité, dit Moscovici, il ouvrira aussi des possibilités d'analyse vers l'histoire des connaissances, l'anthropologie et la sémantique.

Il évoque le concept de thémata pour la première fois lors de "La première conférence internationale des représentations sociales" en 1992 au Ravello. En collaborant avec Vignaux, il a développé ce concept et l'a expliqué davantage dans l'article "Le Concept de Thémata" (1994/2000).

4.20 Themata dans la pensée scientifique

Moscovici reconnaît s'être inspiré du travail sur themata de Gerald Holton, un physicien et philosophe des sciences. Holton qui voulait mettre en lumière l'origine de la pensée scientifique parvient au concept de thémata. Selon lui, la direction de la pensée scientifique est avant tout déterminée par des antinomies qu'il nomme thémata. Il les décrit comme des idées préconçues ou présupposées ou comme il le déclare précisément : "des conceptions premières, au tréfonds de son être" (1981, p.8).

Les thémata prennent normalement la forme des dyades antithétiques. Holton mentionne quelques uns dans ses écrits: simplicité-complexité; réductionnisme-holisme; continuité-discontinuité; analyse-synthèse; permanence-changement; invariance-évolution; hiérarchie-unité. Parfois les thémata prennent également la forme triadique telle que constance/évolution/changement catastrophique (Liu, 2004). Selon Holton, les théories scientifiques évoluent grâce au mouvement dialectique engendré par la tension entre ces polarités opposées thème-anti-thème (in Lima, 2005).

Les thémata sont éléments basiques de la structure et du développement des sciences. Ils se concrétisent dans des concepts, des méthodes ou des propositions hypothétiques qui orientent les scientifiques dans leurs activités de recherche (in Lima, 2009). Holton développe sa théorie de thémata en faisant l'étude de cas de scientifiques en physique pendant l'histoire européenne. Il explore leur vie et leur développement scientifique. Il examine leur façon de penser dans toutes leurs théories. A chaque cas, il arrive à trouver les thémata : simplicité - complexité dans le travail de Mikulas Copernicus, analyse-synthèse chez Isaac Newton, symétrie-asymétrie d'Albert Einstein....

Dans son étude de l'histoire des sciences, Holton (in Liu, 2004) discerne qu'un petit nombre de themata joue un rôle extraordinaire qui inspire la pensée scientifique et produit des idées scientifiques. Les plus répandus et les plus actifs seraient une cinquantaine et le nombre total ne dépasse pas une centaine. Ce nombre reste quasiment inchangé au cours des siècles. Un nouveau thème apparaît occasionnellement et un thème disparaît très rarement selon son observation (1980). Dès qu'un thème est apparu, il dure.

Holton est persuadé d'avoir trouvé un nouveau thème, complémentarité, lorsqu'il examine le travail de Nihl Bohr. Cependant, Bohr admet que c'est l'antinomie ancienne chinoise yin et yang qui amène Bohr à la complémentarité. Cela peut annuler la découverte du nouveau

théma mais en même temps affirme que les thémata sont de longue vie (Liu, 2004). Les thémata présentent effectivement une remarquable stabilité.

4.21 Themata dans le sens commun

En amenant le concept de thémata dans la théorie des représentations sociales, selon Markova (2015), Moscovici suppose que les thémata scientifiques proviennent du sens commun. Ainsi, il relie deux formes de pensée : scientifique et sens commun.

Il considère les thémata essentiels. Il les situe au coeur des représentations sociales. C'est la structure profonde, la base des représentations sociales, déclare-t-il (2011). Ils ont un pouvoir génératif ainsi que normatif dans la formation d'une représentation. Pour lui, les contenus structurés et la genèse des représentations sociales sont interdépendants. C'est les themata qui lient cette interdépendance.

Il ne faut pas confondre les thémata avec le noyau central. Abric pense qu'il y a des recoupements entre les themata et le noyau central. Liu (2004) rappelle que les thémata sont plus que le noyau central pour deux raisons. Premièrement, les thémata sont les dyades ou triades antithétiques dont les composants sont dialectiquement interdépendants, ce qui n'est pas le cas pour les éléments centraux qui constituent le noyau central. Deuxièmement, et probablement le plus important, les thémata et le noyau central ne se fondent pas sur la même épistémologie.

Rappelons que ce qui a motivé Moscovici à trouver la structure profonde (: thémata) des représentations sociales, c'est parce qu'il voulait concilier les hypothèses du modèle structural et sociodynamique. Il estime fondamentale de déceler la structure en préservant la nature de base des représentations sociales : son caractère dynamique. La contribution de la théorie du noyau central du modèle structural est effectivement indéniable. Par contre, elle est basée sur l'hypothèse, en empruntant Liu, atomistique. Elle 'décrit' les représentations sociales en éléments ; Liu considère cette façon comme réductrice. En explorant les thémata générateurs d'une représentation, Moscovici montre comment voir la structure d'une représentation sociale de façon non reductive.

Pendant toute l'histoire de la psychologie, comme le suggère Searle (in Liu, 2014), il existe toujours une opposition entre conviction supposant que le progrès doit être fait par une

observation rigoureuse des comportements manifestes et celle supposant que ces observations ont de valeurs seulement si elles révèlent une loi sous-jacente mais non apparente. Le behaviorisme adopte la première conviction et la psychanalyse la dernière. Selon Liu, on peut trouver la même tension dans l'étude des représentations sociales : le noyau central en premier et les thémata en dernier.

Moscovici a présenté la notion de thémata trois décennies après son premier travail sur représentations sociales. Or, Jesuino (*in* Markova, 2015) remarque que l'on peut trouver déjà l'ancêtre de thémata dans le premier ouvrage de Moscovici. Comme abordé précédemment, ce sont les notions dyadiques en tension tels que individu-groupe, personnalité-culture, etc. qui servent de base à la théorie des représentations sociales. Markova suppose qu'il voulait avant tout se familiariser avec le travail de Holton. Cependant, à certains égards il a des réflexions similaires depuis le début de sa carrière en psychologie sociale.

Probablement, Moscovici arrive au concept de thémata car lui et Holton partagent la même idée de base. Tous les deux pensent de façon hors normes ; non conventionnelle. Ils brisent la loi ou en empruntant Holton, ils prennent une direction dangereuse. Moscovici relève l'importance du sens commun qui a été et est toujours sous-estimé. Il le met même comme la base de la psychologie sociale. Les scientifiques n'y adhèrent pas.

Holton est contre la division traditionnelle entre la science et non science qui met la science en position supérieure à la non science. Il critique la point de vue simpliste que la science est empirique et analytique lorsque la non science telle que littérature et art est esthétique, qualitative ou mythique. En postulant les thémata qui sont implicites et ne sont pas observable ni mesurable objectivement, il prend le risque d'être rejeté par les scientifiques. En plus, il accentue que les thémata n'appartiennent pas uniquement au monde des sciences mais ils servent de base à la pensée humaine en général.

Moscovici et Holton emploient une perspective dynamique et holistique dans la conception de leur théorie. Ils se refusent à dichotomiser le monde. Au contraire, Holton argue que c'est la pensée en opposition qui permet la créativité humaine et amènera aux découvertes. Aussi convaincu que Holton, Moscovici conclut que la tension entre ces oppositions est la source de développement de la théorie de la psychologie sociale.

Contrairement aux sciences physiques, le nombre des thémata dans le sens commun sont potentiellement sans limite. Dans la société, les oppositions dyadiques proviennent de régularités dans la vie ; ils peuvent avoir le caractère social tels que ami-ennemi, biologique tels que naissance-mort, ou psychique tels que chaleur-froideur. En raison de ses natures répétitives et uniformes, ils sont donc incorporés dans la culture et l'histoire (Vico, Husserl, Lindenberg, *in* Markova, 2015). Dans la communication et la vie quotidienne, on peut apercevoir les thémata : leur uniformité, régularités, répétitions et constances. Ils se transmettent sans réflexion des parents aux enfants de génération en génération.

Les thémata, par leur nature oppositionnelle et taxinomique, constituent le sens commun et par conséquent les représentations sociales. Ils nous ramènent aux antinomies de la pensée. Markova affirme que la pensée est antinomique de nature. Par contre, tous les antinomies ne sont pas automatiquement themata. Ils se transforment en themata au cours de certains événements historiques ou sociaux où ils deviennent le centre d'attention en tant qu'une source de tension et conflit. Pendant ces événements, ils entrent dans les discours publics : on les problématise puis les thématise. Ainsi ils génèrent les représentations sociales relatives au phénomène en question.

Liée à cette idée, Markova évoque le terme proto-thémata. Ce sont des catégories relationnelles plus basiques, les sources d'idées plus élémentaires (2007). Ils sont profondément enracinés dans la pensée humaine et présupposés dans les discours. Ils ne sont pas directement exprimés dans le langage mais ils y sont présents. Ils sont dormants, en état de potentialités de sens/significations. Ils seront activés dans la communication lorsqu'ils sont problématisés et remplissent dans ce cas là leur fonction des themata.

Flament et Rouquette (2003) utilisent le terme "théma canonique" pour décrire un proto-thema. Holton lui-même depuis le début emploie le mot archaïque pour décrire les themata. Il nomme les thémata archaïques pour deux raisons : (a) ils sont présents dans l'homme dès sa petite enfance et (b) ils sont également présents aux aubes de l'histoire (*in* Héritier, 2009). Les thémata cités précédemment tels que simplicité-complexité, analyse-synthèse, symétrie-asymétrie sont bien archaïques ainsi que continu-discontinu, fini-infini, identique-différent,

Dans le sens commun, on peut qualifier certains themata de proto-thema ou thema canonique : masculin-féminin, ego-alter, réel-idéal, ... Pour Héritier, le genre

(masculin-féminin) est le thème le plus important, il se trouve au fondement de la pensée traditionnelle et scientifique (Héritier, 2009). Markova constate que le thème ego-alter est toujours dans le centre de discours quotidien. Le thème réel-idéal est aussi une opposition majeure selon Gamby-Mas, Spadoni-Lemes et Mariot (2012) qui sous-tend la représentation de tout objet social.

La structure de themata s'appuie sur une chaîne de quelques themata. Ils constituent des portions de connaissance ou de croyances qui sont partagées par les individus sans les remettre en question. Il peut s'agir de croyances, de maximes, de définitions sociales, de catégories ou d'exemples symboliques.

4.22 Trois fonctions de thémata

Holton distingue trois utilisations des thémata : (a) concept thématique, (b) proposition thématique ou thema hypothétique et (c) thémata méthodologique.

Il n'applique pas les thémata aux différentes catégories. Il ne prétend pas que certains thémata remplissent seulement le rôle des concepts thématiques, mais d'autres celui de l'hypothétique et d'autres celui de la méthodologie. Au contraire, un thema peut être utilisé de différentes façons et peut servir les différents buts. Un thema peut très bien remplir ces trois fonctions selon les occasions.

....

Ego-alter-objet en tant que themata épistémologique

Le concept de thémata malgré son importance dans les représentations sociales n'attirent pas beaucoup de chercheurs. Après les quelques travaux de Moscovici, on en parle très peu. Evidemment, il y a d'autres chercheurs qui effectuent des recherches en s'y référant. Ils emploient un thema, le traitent comme une variable à manipuler, ce que l'on fait d'habitude dans la psychologie traditionnelle empirique. Quelques uns les explorent plus profondément tels que Jorge Correia Jesuino, Niko Kalampalikis et Li Liu en conservant la nature dynamique des représentations sociales.

Markova est probablement la seule qui approfondit le concept des thémata épistémologiquement. Elle observe que les thémata, de façon explicite, se focalisent sur la dialogicité. En se concentrant sur les thémata épistémologique, elle reprend ego-alter-objet comme un thema épistémologique.

Étant thema épistémologique, ego-alter-objet donne des directions aux recherches dans les représentations sociales. Il n'est pas seulement un thème à explorer comme ce que l'on fait dans la fonction de concept thématique mais c'est lui même la base de la pensée et de l'imagination. Il a un rôle unificateur dans la théorie des représentations sociales. De ce thema épistémologique, les concepts thématiques sont dérivés et leurs transformations accomplies.

L'étude de Markova et al chez les hémophiliques démontre que le thème ego-alter se sert de la base de création d'autres thémata tels que la perception de risque, l'accusation et la quête de reconnaissance sociale. Pour eux, la connaissance de la maladie et ses propagations ne sont pas très importantes par rapport à leur crainte d'être rejetés par d'autres si jamais ils étaient infectés par le SIDA. Même si les patients et leur famille comprennent que le virus n'est pas propagé par le contact quotidien, ils font toujours en sorte que la maison soit propre ; ils associent la maladie à la saleté/la malpropreté. Markova déclare que les traditions et la connaissance du sens commun interagissent avec les themata ego-alter qui engendrent ces représentations,.